






5106

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Neuvième Claſſe :

PHYSIQUE DE LA FEMME.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

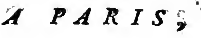
DE LA FEMME,

CONSIDÉRÉE AU PHYSIQUE

ET AU MORAL;

Par M. ROUSSEL.

TOME SECOND.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1789.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

DE LA FEMME,
Considérée au Physique & au Moral.

CE concours intéressant de moyens réunis dans la femme, cet appareil brillant d'organes aboutissent à une fonction qui a toujours l'apparence d'une incommodité, & souvent les effets d'une maladie passagère. Dans la constitution actuelle de l'espèce humaine, le premier résultat du développement des organes de la femme, mis en action, est un écoulement

de sang qui revient exactement tous les mois, & dont les retours périodiques sont depuis la puberté, c'est-à-dire l'âge de quatorze à quinze ans, jusqu'à celui de quarante-cinq à cinquante, une fonction caractéristique & nécessaire à ce sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées, pendant cet intervalle de la vie, cet écoulement est dans la femme le signe, & pour ainsi dire la mesure de la santé. Sans lui, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'ame tombe dans la langueur, & le corps dans le dépérissement.

Quoique cette évacuation revienne assez régulièrement tous les mois, puisque c'est de cette régularité qu'elle

a pris le nom de *règles*, elle présente néanmoins des cas, assez rares cependant, qui dérogent à cet ordre général. Il y a des femmes qui sont réglées deux fois par mois, & d'autres en qui cet écoulement suit dans ses retours une période différente de la période menstruelle, sans qu'il en résulte pour elles aucune incommodité.

Il y en a chez qui les règles coïncident avec les phases de la lune; & ce fait est sans doute ce qui a servi de fondement à l'opinion populaire qui admet l'influence de cet astre sur le flux périodique des femmes. Il se peut que la superstition ait profité du merveilleux que cette idée présentoit, sans examiner, selon sa coutume, ce qu'elle pouvoit renfermer de vrai. Mais

des auteurs qui se croyoient bien philosophes, en rejetant tout-à-fait cette idée, étoient-ils aussi sages qu'ils auroient voulu le faire croire par cette décision tranchante? Il est certain que la difficulté de concevoir les rapports qui lient les révolutions de la lune avec celles de l'économie animale ne les justifient point. Outre qu'en général ce ne peut être jamais une raison valable de nier un fait, que de ne pouvoir l'expliquer, il ne seroit point impossible, dans le cas particulier dont il s'agit, de démontrer, par des inductions tirées de la Physique, que la lune peut étendre sur le corps humain l'action qu'elle a sur beaucoup de corps sublunaires. Tout le monde connoît l'ouvrage de Méad, dans lequel cet auteur

'Anglois prouve assez bien cette vérité. On n'a qu'à consulter les personnes affectées de maladies chroniques, on en trouvera beaucoup qui avouent éprouver des changemens considérables sous certains aspects de la lune. Floyer à qui nous devons un Traité de l'Asthme, qui n'est que l'expression de ce qu'il a senti lui-même, (car il étoit atteint de cette maladie) dit que ses accès étoient aussi assujettis aux mouvemens de cet astre, que les flots de l'Océan.

En défendant cette opinion, nous sommes bien éloignés de regarder la lune comme le principe efficient du flux menstruel; nous ne l'envisageons, dans les femmes qui sont soumises au cours de cet astre, que comme une cause occasionnelle, qui, par les modi-

fications qu'elle produit régulièrement & périodiquement dans l'athmosphère, & qui de là sont transmises à leurs organes, réveille en elles la nature, lui rappelle une époque où elle a été soulagée, & la détermine à faire de semblables efforts pour satisfaire le même besoin, comme d'autres causes la déterminent dans les femmes qui sont réglées différemment. Dans celles-ci, ces causes, pour être insensibles, n'en sont pas moins réelles. Il y a une infinité d'objets qui échappent à notre entendement, & qui frappent fortement l'instinct. Combien d'impressions sourdes, combien de réminiscences confuses, modifient & changent à notre insçu l'état naturel de notre machine ! Elles sont le principe de

ces retours fixes & de ces accès périodiques qu'offre un grand nombre de maadies, & que les médecins qui n'admettent que des explications physiques ont vainement tenté de plier à leurs systêmes. Ce phénomène est un de ceux qui servent de base à la théorie simple & lumineuse de Sthaal, la seule capable d'expliquer d'une manière satisfaisante cette foule de faits relatifs à l'économie animale, qui, sans cela, eussent été à jamais incompréhensibles pour tout esprit dégagé du joug de la prévention. D'ailleurs, le flux menstruel, selon cet auteur, est une espèce de crise, & les crises suivent une marche septénaire. Le mois lunaire est composé de quatre septénaires : il n'est donc pas surprenant que dans

quelques femmes les règles répondent aux révolutions de la lune.

L'évacuation menstruelle dure ordinairement depuis trois jusqu'à six & sept jours, & la quantité du sang qui s'évacue, s'étend depuis huit jusqu'à seize & dix-huit onces. Cette évacuation approche plus ou moins de l'état de maladie, selon qu'elle s'éloigne plus ou moins de ces limites naturelles; à moins que les écarts qu'elle peut souffrir n'aient leur raison dans la constitution particulière du sujet, ou dans quelqu'autre circonstance qui les excuse.

Le sang des règles est-il de la même nature que celui de la masse générale dont il dérive ? ou faut-il croire ce qu'Aristote, Graaf, Verheyen, & une

infinité d'autres auteurs, ont dit des qualités malfaifantes du fang menftruel? Comme les hommes ne fauroient être indifférens fur ce qui peut intéreffer les femmes, les opinions relatives à la conftitution de ce fexe ont auffi dû être extrêmes. Nous avons dit (*) qu'on les a quelquefois regardées comme le plus digne organe de la divinité; &, par une de ces contradictions qui font affez compatibles avec le caractère de l'efprit humain, on les a d'autres fois repréfentées comme des animaux dangereux & perfides. Pline (**) dit qu'il y a dans la Scythie des femmes dont le feul

(*) Page 48 du Ier Tome.

(**) Lib. 7, ch. 2.

regard eſt capable de tuer les hommes, lorſqu'elles ſont en colère. Le même eſprit qui avoit donné cours à de ſemblables opinions, produiſit ſans doute celle qui a fait croire que le ſang menſtruel des femmes étoit vénéneux. Il ſemble que les hommes, plus libres dans cette criſe paſſagère où les charmes de la femme ſont obſcurcis d'un léger nuage, aient voulu profiter de l'interrègne qu'elle leur laiſſoit pour ſe révolter, & outrager ce qu'ils ſont forcés d'adorer dans d'autres temps.

Pour ne donner dans aucun excès, nous ſommes portés à croire que le ſang menſtruel peut recevoir de nouvelles combinaiſons dans l'organe qui le verſe, comme il en reçoit dans tous

les autres organes (*) ; & que les qualités qu'il y acquiert peuvent quelquefois avoir été exaltées par des cir-

(*) L'idée des ferments, introduite par Paracelse, n'est point aussi ridicule & aussi absurde que quelques médecins modernes voudroient le persuader. Elle a peut-être un fondement plus réel que celle du prétendu méchanisme qu'on voudroit lui substituer. Un fait qu'on ne sauroit révoquer en doute, & qui est du plus grand poids en faveur de la première opinion, c'est que chaque organe du corps a une mixtion & des qualités particulières, aussi sensibles au goût & à l'odorat qu'à la vue. Qu'y auroit-il donc d'étonnant, qu'en vertu de cette mixtion & de ces qualités, chaque organe altérât ou changeât celles des humeurs qui y abordent, comme un levain communique les siennes aux matières qu'on lui associe ?

conſtances particulières, ou dans des ſujets d'une conſtitution extraordinaire, au point de le rendre capable des effets ſurprenans qu'on lui attribue, mais qui n'ont pas lieu dans l'état naturel des choſes. On a lieu de croire que, lorſqu'un principe d'acrimonie domine dans la conſtitution, la nature ſe ſert de la voie des règles pour s'en débarraſſer; de ſorte qu'on peut tirer de là la raiſon des accidens graves qui ſurviennent à l'époque de la ceſſation des règles: mais ce cas eſt une exception dans la marche ordinaire de la nature.

Les vaiſſeaux de la matrice, & quelquefois ceux du vagin, paroiſſent être les ſources immédiates du ſang menſtruel. Les qualités ſenſibles de

te sang font présumer que ce sont les veines qui le fournissent ; mais les raisonnemens mêmes des auteurs sur cette matière, font assez voir qu'on n'en a aucune preuve démonstrative. Il n'est pas plus aisé de démontrer que le sang des règles est versé par les *appendices cæcales*, sur lesquelles Astruc a établi son hypothèse. Des médecins, entre lesquels se trouve van-Swieten, lui ont contesté l'existence de ces appendices ; & en effet on n'en trouve aucun vestige dans les femmes qui ne sont point actuellement grosses. Il y a apparence que dans celles qui venoient d'accoucher, les prétendues appendices qu'on a apperçues n'étoient que les débris des cotyledons qui attachent le placenta à la matrice. D'ail-

leurs, quand même ces appendices feroient auffi réelles que le prétend Aftruc, comme elles n'ont été apperçues que dans des femmes groffes ou qui venoient d'accoucher, on n'en pourroit rien conclure pour l'état de la matrice dans les femmes qui ne font point dans ce cas; parce que, pendant la groffeffe, la nature opère, dans cet organe, une végétation rapide qui en change tous les rapports.

Aftruc croit ces appendices fi néceffaires pour la menftruation, qu'il ne penfe pas qu'elle puiffe avoir lieu fans elles; parce que, dit-il, fi elle fe faifoit autrement, ce ne pourroit être que par la rupture des petits vaiffeaux de la matrice; rupture, felon lui, toujours à craindre, & toujours fujette

aux ſuites les plus funeſtes. Cet auteur paroît n'avoir pas fait attention qu'il y a d'autres organes ſujets à des hémorrhagies, même périodiques, qui ne ſont ſuivies d'aucun accident fâcheux. Selon ſon principe, il faudroit auſſi ſuppoſer dans ces organes le même appareil de vaiſſeaux qu'il a établi dans la matrice; ſuppoſition qu'aucune obſervation anatomique ne paroît juſqu'à ce jour autoriſer. Cet auteur fait comme beaucoup de philoſophes, qui réduiſent la nature à cette alternative, ou de faire mal ce qu'elle fait, ou de ſuivre les idées dont ils ſont préoccupés. Mais nous n'éprouvons que trop tous les jours, que, dans la plûpart de ſes opérations, elle emploie des moyens auxquels nous n'avons jamais

pensé; tous les jours elle nous offre des faits qui dérogent aux arrangemens frivoles auxquels nous croyons qu'elle doit se prêter.

Si j'avois à choisir parmi les systêmes où l'on se propose de développer le méchanisme des excrétions en général, & celui de la menstruation en particulier, je me fixerois à celui qui suppose entre les extrémités artérielles, & les dernières ramifications des veines, un espace où le sang, affranchi de la contrainte des vaisseaux qui l'ont porté, n'a pour toutes barrières que l'action tonique du tissu cellulaire; de manière que la nature puisse, selon ses vues & ses besoins, laisser échapper au travers des cellules de ce tissu dont elle dirige à son gré tous les mouvemens, le sang

dont elle se trouve surchargée. Bordeu (*) a fait voir que cet organe est, de tous ceux qui composent la machine humaine, celui qui est susceptible du plus grand nombre de modifications. On peut donc croire que dans le temps des règles, la nature dispose la portion de ce tissu, qui entre dans la structure de la matrice, de la manière la plus convenable à l'excrétion qu'elle prépare, & qu'elle en fait de même à l'égard de toutes les autres excrétions.

Quant à la rupture des petits vaisseaux, qu'on croit être à craindre, l'expérience nous fait voir tous les jours combien cette crainte est mal fondée;

(*) *Recherches sur le Tissu muqueux*,

qu'il n'y a que les grandes léſions & la rupture des grands vaiſſeaux dont les ſuites ſoient à redouter. Il n'en eſt pas de même des premiers; l'action du cœur, preſque éteinte lorſqu'elle parvient aux dernières ramifications des artères, eſt aſſez contre-balancée par le reſſort & la réſiſtance active de ces petits vaiſſeaux, pour nous raſſurer ſur les ſuites de leur rupture.

Aſtruc, ainſi que beaucoup d'autres médecins, penſent que le flux menſtruel n'eſt que le ſuperflu de la lymphe deſtinée à l'accroiſſement avant l'âge de puberté, & à la nutrition après la puberté. La lymphe ou les molécules organiques s'accumulent, diſent-ils, pendant l'eſpace d'un mois, dans les vaiſſeaux vermiculaires de la

matrice (*); lorſque ces vaiſſeaux ſont tout-à-fait remplis, ils compriment néceſſairement les veines de cet organe. Le ſang, arrêté dans ſon cours par cette compreſſion, eſt forcé, ſelon Aſtruc, de ſe jeter ſur des productions qui ſortent latéralement des troncs veineux, & qui s'ouvrent dans la cavité de la matrice. Ces productions ſont les appendices dont on a déja parlé, & dont l'exiſtence eſt encore problématique.

Ceux qui font dépendre un effet auſſi conſtant que la menſtruation, d'une cauſe auſſi précaire & auſſi peu certaine que cette pléthore locale & graduelle,

(*) Aſtruc, *Maladies des Femmes*, tom. 1, chap. 2.

paroissent n'avoir pas examiné tous les rapports qui dépendent de cette fonction : toutes les circonstances qui l'accompagnent démentent évidemment le principe méchanique auquel on veut l'assujettir. Tout annonce, dans les organes qui l'exécutent, une action momentanée bien différente des phénomènes qui suivroient l'entassement successif de la lymphe. Cet entassement de suc nourricier dans la matrice, *suppose* que toutes les autres parties en regorgent : mais on voit tous les jours des femmes exténuées qui ne laissent pas d'être réglées, & même de l'être trop. Nous avons deja dit que dans bien des filles, l'évacuation menstruelle devance l'entier accroissement du corps. Quant à

la tenſion, la douleur & le gonflement ſubit qui précèdent quelquefois la menſtruation, rien ne quadre moins que ces ſymptômes avec une cauſe auſſi lente que la réplétion graduée de la matrice. Ces ſymptômes, ainſi que les maux de tête & l'engorgement de la poitrine qui ont quelquefois lieu, n'indiquent point une pléthore ou une ſurabondance univerſelle d'humeurs dans les ſujets qui les éprouvent, puiſque des perſonnes, qu'on ne ſauroit ſoupçonner d'être pléthoriques, n'en ſont point exemptes; mais ils ſont l'effet des divers mouvemens ſpaſmodiques qui concourent à la détermination des règles.

D'ailleurs, la quantité du ſang qui

s'écoule dans le flux menſtruel, excède de beaucoup celle que la matrice peut contenir. Il faut néceſſairement joindre à la cauſe méchanique à laquelle on a recours, une autre cauſe auxiliaire qui détermine un torrent de ſang vers les parties par leſquelles s'opère l'évacuation. Or, ſi on a beſoin de recourir à une cauſe active dont les effets ſoient plus rapides & plus conſtans, la cauſe méchanique, dont les effets ſont ſi lents & ſi incertains, eſt au moins inutile; & ſi à cette qualité elle joint le défaut de ne s'accorder en rien avec les ſymptômes qui caractériſent la menſtruation, elle doit être rejetée comme fauſſe.

Le ſentiment le plus vraiſemblable

ſur cette fonction, eſt qu'elle dépend d'une action particulière de l'organe deſtiné à l'exercer, ſecondée quelquefois par l'effort ſympathique des autres organes ; effort qui produit la gêne de la reſpiration, les maux de tête, & divers autres ſymptômes, ſelon la diverſe direction des mouvemens ſpaſmodiques. C'eſt l'idée de Bordeu ; elle ſe trouve développée dans un de ſes Ouvrages (*), qui eſt ſans contredit, de tous les livres de Phyſiologie que nous connoiſſions, celui qui nous paroît offrir les notions les plus exactes ſur quelques-uns des points les plus intéreſſans du ſyſtême animal, tels que les ſécrétions & les excrétions.

(*) *Recherches ſur les Glandes.*

On croit communément que la nature, dans le flux menſtruel, n'a pour objet que la fécondité. Comme ce flux n'arrive en effet que lorſque la femme eſt en état d'enfanter, & qu'elle eſt ſtérile pour l'ordinaire lorſque cette évacuation manque, on a dû naturellement penſer que le ſang menſtruel fourniſſoit la nourriture du fœtus, & par conſéquent regarder les règles comme une des conditions eſſentielles qui rendent une femme féconde. On auroit cependant dû faire attention que la loi qui ſoumet le ſexe à cette évacuation, n'eſt point générale, ſelon le rapport des voyageurs (*); elle eſt

(*) Au Bréſil les femmes ne ſont point ſujettes à l'évacuation périodique du ſexe.

inconnue chez plusieurs nations sauvages. Les femelles des animaux qui se multiplient par la même voie que l'homme, en sont exemptes; à moins qu'on n'appelle du nom de règles (ce qui seroit étrangement abuser des termes) cette humeur limpide, & quelquefois rougeâtre, qui distille des parties irritées chez les femelles de ces animaux, pendant le court intervalle de leur effervescence. L'évacuation menstruelle est plus tardive & moins abondante dans les femmes de la campagne, sans doute parce qu'elles participent moins aux vices des grandes sociétés. Enfin on trouve des femmes fécondes, sans avoir jamais été réglées.

Tous ces faits nous induisent fortement à conjecturer qu'il a dû exister

un temps où les femmes n'étoient point assujetties à ce tribut incommode; & que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice contracté dans l'état social. Les hommes rassemblés ont toujours cherché à resserrer les liens de la cordialité dans les festins. La joie est plus vive, & les épanchemens plus tendres dans ces momens où la machine se remonte par une nouvelle nourriture : on est alors plus content des autres, parce qu'on est plus content de soi-même : l'absence des soucis laisse alors à la Nature la liberté de jouir de tous ses droits, même d'en abuser; car il arrive souvent que, ne démélant plus la sensation des mets d'avec l'impression

de là gaieté, elle prend le change, & se surcharge d'alimens qu'elle croit encore nécessaires, long-temps après que le besoin est satisfait. Ces repas, dont l'amitié & le besoin de se voir & d'être ensemble avoient d'abord donné l'idée, l'intempérance les fit ensuite réitérer pour satisfaire la sensualité. Les saveurs simples & naturelles des alimens qui suffisent à ceux qui n'ont que l'appétit à contenter, ne convinrent pas toujours à des gens qui vouloient manger sans appétit. Il fallut nécessairement recourir aux perfides raffinemens de l'art pour réveiller un palais difficile & dédaigneux, & rendre agréable à la bouche ce que l'estomac eût refusé sans cet appât trompeur. Il se forma peu à peu une habitude gé-

nérale qui porta les hommes à prendre beaucoup plus d'alimens qu'il ne leur en faut pour réparer les déperditions journalières du corps. Celui-ci dut se trouver gêné par une surabondance excessive de sucs nourriciers dont l'oisiveté & le défaut d'exercice durent augmenter encore les inconvéniens. La nature attentive à maintenir cette juste compensation de perte & de réparation qui entretient la vie, tâcha de se débarrasser d'un superflu dangereux par des évacuations convenables. Les effets de cette disposition furent communs aux deux sexes; les hommes comme les femmes se trouvèrent en général dans un état de pléthore habituelle qui nécessita, dans les uns & dans les autres, des écoulemens, à la

vérité différens par leur forme, mais qui furent les mêmes par leur principe.

Dans les hommes, la nature suppléa aux règles par des hémorrhagies qui se font par des organes différens, selon les divers âges (*). Quand ces hémorrhagies, dans les sujets auxquels elles sont si nécessaires, n'ont pas lieu, il en résulte une longue suite d'affections, ou une disposition plus ou moins prochaine à de certaines maladies, telles que les diverses affections de poitrine, le rhumatisme, l'hypocondriacisme, le calcul, la goutte, l'asthme, l'apoplexie, &c. Il n'est guère possible d'éluder cette alternative dangereuse, que par un régime de vie propre à prévenir

(*) Sthaal, *Dissert. de morbis ætatum.*

ou à détruire la cauſe dont elle dépend.

Les femmes, par leur manière de vivre ſédentaire & inactive, ſont moins capables de s'en affranchir; la nature de leurs occupations favoriſe la ſurabondance d'humeurs qui leur eſt commune avec des hommes, au lieu de la diminuer : mais auſſi elles ont un couloir plus commode pour ſe délivrer des humeurs ſurabondantes, & par-là même nuiſibles. Les animaux qui ne ſe ſont point ſouſtraits à l'empire de la nature, & qui ſuivent encore l'inſtinct pour guide, n'ont pas beſoin de cette reſſource (*); ils ne ſont point ſujets,

(*) Sthaal, *Diſſert. de frequentiâ morborum in hominis præ brutis.*

comme l'homme, aux hémorrhagies, ni par conféquent aux affections morbifiques auxquelles elles fervent de fondement. Ces hémorrhagies font devenues une fonction néceffaire qui s'eft intimement liée avec la conftitution de l'efpèce humaine; de forte que, dans l'état actuel des chofes, une femme naît avec la difpofition à avoir les règles à un certain âge, comme elle naît avec la difpofition à avoir la petite-vérole; car on peut contracter un nouveau befoin, comme on contracte une nouvelle maladie. Si on pouvoit voir toutes les altérations par lefquelles l'efpèce humaine a paffé depuis fon origine jufqu'à nous, on verroit peut-être qu'elle n'a pas toujours été fujette aux mêmes befoins, aux mêmes fonc-

tions, aux mêmes maladies. Lorſqu'elle a une fois contracté quelque vice ou de nouvelles affections, & cela a ſans doute lieu dans toutes les eſpèces d'animaux, ce vice ou ces affections ſe tranſmettent de génération en génération, & ſe perpétuent juſqu'à ce que quelque cauſe contraire vienne les détruire; voilà pourquoi les races dégénèrent, & pourquoi elles ſe trouvent altérées après pluſieurs ſiècles. Ainſi l'évacuation menſtruelle, une fois introduite dans l'eſpèce humaine, ſe ſera communiquée par une filiation non interrompue; de ſorte qu'on peut dire qu'une femme a maintenant les règles, par la ſeule raiſon que ſa mere les a eues, comme elle auroit été phthiſique, peut-être, ſi ſa mere l'eût été: il y a plus;

ellepeut être ſujette au flux menſtruel, même quoique la cauſe primitive qui a introduit ce beſoin ne ſubſiſte plus en elle. Et en effet, bien des femmes ſont réglées, ſans être pléthoriques ou ſurchargées d'humeurs. Le flux menſtruel, dans ces femmes, dépend de la ſeule direction habituelle des mouvemens de la nature, comme les hémorrhagies périodiques qu'éprouvent des hommes épuiſés.

L'hémorrhagie particulière au ſexe ſe faiſant par l'organe deſtiné à perpétuer l'eſpèce, elle ne peut commencer qu'à l'âge où la nature commence à s'occuper de ce grand objet. En développant & en preparant les inſtrumens qui doivent ſervir à cette fonction, elle dirige auſſi vers le lieu

où elle doit s'exercer, les humeurs dont elle veut se débarrasser. L'évacuation qu'elle y établit est moins la cause qu'un signe de la fécondité. Une femme n'est point stérile, parce qu'elle n'est point réglée, mais parce que la nature n'exerce point sur la matrice le degré d'action qui la dispose à concevoir; c'est parce que ses mouvemens, au lieu de se porter vers cette partie, se trouvent dirigés vers quelque autre organe où le sang, qui suit la même direction, s'accumule & se manifeste par des résultats qui sont les mêmes dans les deux sexes. Les hommes sujets à des hémorrhagies habituelles qui ont cessé, éprouvent, ainsi que les femmes en qui les règles sont suspendues, des regorgemens & des congestions d'hu-

meurs dans des organes différens, ſelon le progrès de l'âge, & des affections telles que des maux de tête opiniâtres, la phthiſie, l'affection hyſtérique ou hypocondriaque, la colique, le calcul, la goutte, & un grand nombre d'autres maladies dont le flux menſtruel, bien établi & bien ordonné, exempte les femmes. Cet écoulement doit être doublement néceſſaire, lorſque la cauſe primitive qui l'a fait naître, concourt avec l'habitude héréditaire qui la propage : ainſi les règles ſeront plus abondantes dans les perſonnes qui prennent une plus grande quantité d'alimens & qui font moins d'exercice ; auſſi les femmes qui habitent les villes où l'intempérance & l'oiſiveté réuniſſent ces deux condi-

tions, sont-elles plus souvent dans ce cas que les femmes de la campagne, accoutumées à un régime plus simple & plus conforme à la nature.

Le flux menstruel ne peut donc commencer qu'à l'âge de puberté, si l'ordre des fonctions n'est point interverti. Car par une de ces erreurs singulières dont la nature donne quelquefois des exemples, il se fait une telle déviation des humeurs dans certains enfans, qu'on a vu des filles de deux ou trois ans avoir un écoulement sanguin par les organes de la génération. La nature, une fois soulagée par cette excrétion, la répéteroit à la même époque, d'abord par un souvenir confus du bien-être qu'elle en auroit reçu, & ensuite par une espèce d'habitude, si

la femme

la femme n'apportoit déja cette derniere disposition en naissant. Le flux menstruel n'est pas la seule fonction sur laquelle l'habitude ait une influence incontestable ; d'autres espèces d'hémorrhagies deviennent habituelles, soit dans les hommes soit dans les femmes. Notre machine a un penchant singulier à produire certains actes à des heures marquées. Qui ne sait que l'appétit & le sommeil devancent ordinairement le besoin, & ne sont provoqués le plus souvent que par l'habitude ? Si on y faisoit attention, on verroit que beaucoup de nos mouvemens intérieurs sont réglés par ce principe ; & il n'y a peut-être personne qui ne se soit aperçu que nos fonctions les plus grossières & les plus

ſenſibles ſuivent des périodes plus ou moins remarquables. Cette diſpoſition à répéter les mêmes mouvemens à des temps fixes & déterminés, fait, comme nous l'avons déja dit, que des femmes en qui il n'exiſte aucune pléthore, ſont réglées comme ſi elles étoient pléthoriques : il en eſt alors de ces femmes, comme de ces malades en qui la fièvre ſe ſoutient par une eſpèce d'impulſion habituelle, même après que le principe matériel, qui la fomentoit, ne ſubſiſte plus. Ce cas revient ſouvent dans les fièvres intermittentes : les accès continuent quelquefois de ſe ſuivre ſans interruption, comme ſi la cauſe matérielle dont elle dépendoit, exiſtoit encore; ce qui donne ſouvent le change aux médecins qui ne ſont pas cette

considération. Les affections convulsives sont peut-être celles qui sont le plus soumises à l'empire de l'habitude; c'est elle qui perpétue les effets de la peur, & qui, combinée avec l'imitation, les transmet pour toujours de la mere à son enfant.

Quoi qu'il en soit des causes & de l'objet du flux menstruel, il n'est pas douteux qu'il ne soit une incommodité dans toutes les femmes, & dans un grand nombre d'elles un travail qui approche plus ou moins de l'état de maladie. Cependant ce travail, en prévenant des affections plus graves, est devenu le fondement de la santé dans ce sexe, comme les hémorrhoïdes ou d'autres écoulemens habituels le sont dans beau-

coup d'hommes (*). Et tel eſt actuellement le malheur de l'eſpèce humaine, que les infirmités mêmes ſont pour

(*) Si les hommes ſont moins généralement ſujets à des écoulemens ſanguins que les femmes, c'eſt vraiſemblablement parce qu'un genre de vie plus exercé & plus actif les rend pour eux moins néceſſaires que pour elles. Peut-être auſſi que les premiers n'ont point d'organe auſſi approprié à cette ſorte d'excrétion, que celui qu'ont les femmes; de ſorte que la matière de cette excrétion ne pouvant point être chaſſée, devient dans les hommes un germe de maladies chroniques, qui n'exiſte pas dans les femmes dont les règles n'ont pas ſouffert de dérangement conſidérable. C'eſt ce qui fait ſans doute que l'aſthme, le calcul, la néphrétique, la goutte, la paralyſie, l'apoplexie, & d'autres maladies, ſont plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes.

elle des secours néceſſaires, & qu'il ne lui reſte plus que le choix des maux.

Le flux menſtruel eſt un ſigne d'autant moins équivoque de la fécondité, qu'il marche toujours avec les déſirs qui doivent la réaliſer. Les changemens qui s'opèrent alors dans le caractère de la femme, ne ſont peut-être pas moins ſenſibles que les altérations phyſiques qui ſe manifeſtent dans ſon corps. Les auteurs accoutumés à rapporter tout à des explications (*) méchaniques, croient que la ſource du penchant à l'amour dépend dans les hommes de l'abondance de la liqueur

(*) Haller. *Elementa Phyſiol.* Tom. VIII, lib. 29, ſect. 1, §. 8.

séminale, & dans les femmes de la grosseur des ovaires. Ils se fondent sur ce qu'on a trouvé cette derniere partie très-gonflée dans des sujets qui avoient été atteints de ce qu'on appelle *fureur utérine*, & sur ce que des animaux, en qui cette partie avoit été retranchée, ne ressentoient plus l'aiguillon qui les sollicite à se multiplier.

Ces faits ne sont point aussi concluans qu'on pourroit l'imaginer. Une partie grossit en proportion de la quantité d'humeurs que la nature y envoie. Dans les personnes souvent tourmentées de désirs, les organes destinés à les satisfaire se trouvent naturellement plus remplis & plus gonflés que les autres, parce que les liqueurs qui contribuent à leur donner la disposition

convenable à leurs fonctions, y séjournent plus long-temps, les nourrissent davantage, & en augmentent par conséquent le volume. Ainsi la grosseur des ovaires pourroit, avec plus de raison, être regardée comme la suite que comme la cause des désirs relatifs à l'acte vénérien. Quant à l'extirpation de cette partie, elle peut bien quelquefois en tarir la source; mais ce moyen ne réussit pas toujours. Il est certain que dans la plupart des animaux qu'on mutile, la nature devient tout-à-fait indifférente pour une fonction qu'elle sent ne pouvoir plus remplir faute d'instrumens : cependant, comme nous l'avons déja dit en parlant des eunuques, il en est qui paroissent braver leur dégradation même; la na-

ture chez eux eſt ſi portée à ce qui conſerve leur eſpèce, que, par une erreur qui lui cache ſon impuiſſance, elle s'obſtine toujours à un combat où elle ne ſauroit apporter que des armes inutiles.

Le ſyſtême animal conſiſte dans une ſuite d'opérations ſucceſſives. Chaque âge (*) eſt caractériſé par des fonctions qui lui ſont propres. A l'âge de la puberté ſe développe celle qui a la conſervation de l'eſpèce pour dernière fin. La nature prépare alors tous les matériaux néceſſaires; & il y a apparence que ceux-ci ſont devancés par les déſirs, bien loin de les faire naître. Il eſt un temps où ces déſirs ne ſont en-

(*) Stahl, *De morbis ætatum diſſert.*

core que des élancemens sans but, des mouvemens vagues d'un instinct qui cherche un objet sans le connoître. Si ce besoin naissant fait quelquefois éprouver les impressions d'une mélancolie attendrissante (*), il semble d'autres fois s'irriter contre tout ce qui lui est étranger, & se soulager par les brusques écarts d'une humeur farouche. Mais ce dernier sentiment s'adoucit lorsque son objet vient à être plus connu & plus déterminé; on devient alors plus traitable; on voudroit

(*) Un des symptômes ordinaires qui caractérisent cette disposition, est un certain goût pour la solitude & la retraite, qui ne manque guère de venir aux jeunes gens, & que M. de Segrais appeloit *la petite-vérole de l'esprit.*

aſſocier tous les êtres à ſa paſſion, pour la faire mieux accueillir. On remarque que les amans ſont pour l'ordinaire généreux, humains & bienfaiſans; ſoit que, n'attachant du prix qu'à l'objet dont ils ſont occupés, ils eſtiment peu le bien qu'ils font aux autres, ſoit que le beſoin qu'ils éprouvent, les diſpoſe à mieux ſentir ceux d'autrui.

On a trop inſiſté ſur les cauſes matérielles, & qui tiennent à la conformation des parties, pour expliquer les accès d'un amour déſordonné. On a paru ſe diſſimuler le pouvoir qu'a ſur notre ame une infinité de cauſes morales, telles que la lecture répétée des livres érotiques, l'imagination trop long-temps fixée ſur des images voluptueuſes, le ſouvenir cuiſant d'un bon-

heur perdu ſans retour, ou d'un plaiſir ſeulement entrevu & échappé, une douce habitude fruſtrée par le veuvage ou par une ſéparation cruelle. Les ſens une fois embraſés par quelqu'une de ces cauſes ou par toutes en même temps, ne nous préſentent plus les objets tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils conviennent au ſentiment qui nous domine : l'ame, abſorbée dans une ſeule idée, ſemble y rapporter toutes les ſenſations que nous recevons : toutes ſes facultés attaquées à la fois changent la nature des impreſſions qu'elle éprouve : le moindre chant qu'on eût autrefois écouté ſans attention ou avec indifférence, y porte alors une douce langueur, ou y réveille l'activité du déſir. Si le coloris des fleurs ne nous offre que des contraſtes

agréables, ou des comparaisons à faire qui ne sont jamais à leur avantage, leur odeur cause à notre imagination un ébranlement qui se communique à tout le corps, & y répand une impression de volupté. Que de piéges se trouvent pour un amant dans l'ombre & le silence d'un bois! Le sens du toucher est encore dans ce cas plus vivement & plus singulièrement affecté. Une main par hasard en rencontre une autre : quel est le magique effet de ce contact? L'individu passionné qui l'a ressenti ne respire plus; son cœur palpite; un torrent de feu circule rapidement dans ses veines; il ne se connoît plus. Enfin tout prend la teinte de la passion dont on est agité, & paroît l'augmenter; on ne voit u'elle, on n'écoute que sa voix. Faut-il

être étonné ſi, dans cette criſe, celle de la raiſon eſt ſouvent à peine entendue? Il n'eſt pas néceſſaire, pour trouver la cauſe de ce phénomène, de ſuppoſer un vice organique dans les parties qui ſervent immédiatement à la génération.

La nature nous porte à cette fonction par l'attrait du plaiſir. Comme on a diſputé ſur tout, on a auſſi voulu ſavoir ſi celui que les femmes reſſentent, eſt auſſi vif que celui qu'éprouvent les hommes? Queſtion oiſeuſe, digne de l'école, & qu'il eſt auſſi inutile qu'impoſſible de réſoudre. Il eſt eſſentiel ſans doute, & même du devoir d'un être intelligent & ſenſible, de ne point conſentir à être heureux tout ſeul, & ſans être aſſuré que les autres le

ſont; mais c'eſt une vaine ſubtilité de vouloir déterminer au juſte la doſe de bonheur qui revient à chacun. Qu'importe le plus ou le moins? Il doit nous ſuffire de ſavoir que la nature n'a été marâtre pour perſonne.

L'ardeur impétueuſe avec laquelle l'homme cherche à s'unir à la femme, ſembleroit devoir exclure en lui un goût bizarre & contradictoire qui trouble quelquefois ſon repos. Lorſqu'il eſt parvenu à ſurmonter toutes les difficultés qui gênoient ſa paſſion, lorſqu'il a écarté toutes les barrières, & qu'après avoir marché de victoire en victoire, il ſe trouve maître de tout, & qu'il ne lui reſte plus qu'à jouir, il aime à rencontrer encore un obſtacle qui l'arrête tout à coup; il veut que

le paſſage qu'il déſire le plus de franchir, lui ſoit fermé. La réalité de cette clôture eſt un ſujet de controverſe parmi les anatomiſtes. Il y en a qui doutent que cette pellicule qu'on appelle *hymen*, & qu'on dit fermer l'entrée du vagin, ait lieu dans l'état naturel de la femme, & n'admettent qu'une duplicature de la membrane qui tapiſſe l'intérieur de ce conduit. Cette duplicature, ſelon eux, en rétrécit ſeulement le calibre, juſqu'à ce qu'elle ſoit effacée ou oblitérée par l'exercice réitéré de cette partie. D'autres, plus favorables aux préjugés courans, peut-être trompés par de fauſſes apparences ou par des productions contre nature, aſſurent que l'*hymen* ſe trouve dans toutes les femmes en qui quelque accident ou

quelque imprudence ne l'a pas détruit.

L'importance de cette partie, vraie ou ſuppoſée, n'eſt pas la même dans tous les pays. Chez quelques peuples du Nord, dont l'imagination glacée ne ſait ajouter rien à ce que les ſens apperçoivent, & à qui elle ne montre les objets qu'avec leurs qualités réelles, l'*hymen* a dû être pris pour ce qu'il eſt en effet, quand on le conſidère phyſiquement, c'eſt-à-dire pour un embarras. Auſſi chez quelques-uns de ces peuples, dit-on, la pareſſe voluptueuſe des riches paye quelquefois la robuſte indigence pour lui épargner un ſoin pénible, & lui préparer une route à des plaiſirs faciles. Au contraire chez les peuples du Midi, où le ſentiment

de l'amour a une énergie prodigieuse, où les hommes, non contens du présent, voudroient encore jouir du passé, on a dû dans les femmes attacher le plus grand prix au signe qui constate leur intégrité. Ils le regardent comme un bien précieux, il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en assurer; leur jalousie toujours prête à s'alarmer, ne sauroit trouver sa sécurité que dans des précautions brutales, ou dans des recherches odieuses qui font gémir la pudeur. Enfin leur extravagance semble leur faire croire que la nature, se prêtant à leurs caprices tyranniques, leur a elle-même donné le modèle de leurs verroux (*).

(*) On appelle une bande membraneuse qui s'étend quelquefois du haut du vagin en

Les idées orientales, parvenues de proche en proche jusqu'à nous, avoient aussi réduit en art dans nos climats la manière de découvrir la virginité. Il y a eu pendant long-temps une jurisprudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des actes. On peut voir dans Joubert & dans Venette (*) des rapports juridiques conçus dans les termes techniques & selon le grimoire ridicule que les matrones employoient: elles comptoient quatorze signes auxquels on pouvoit, disoient-elles, reconnoître si une fille avoit été déflorée;

---

bas, & qui en ferme en partie l'entrée, *columnam virginitatis*, la colomne de la virginité.

(*) *Tableau de l'Amour conjugal.*

mais nous renvoyons le lecteur & les matrones au proverbe de Salomon.

Il eſt temps de terminer un préambule peut-être déja trop long. Comment la femme concourt-elle à la production d'un nouvel être ? Quelle eſt ſon influence dans une fonction qu'elle ne peut exercer qu'avec le ſecours de l'homme ! Ici s'ouvre un vaſte champ aux opinions humaines qui, comme de vains ſonges qui ſe détruiſent ſucceſſivement l'un l'autre, n'offrent d'abord à l'eſprit quelques foibles lueurs, que pour le laiſſer enſuite dans une obſcurité profonde ou dans un vide humiliant. Il ſemble cependant que le premier regard que les hommes ont porté ſur eux-mêmes, a été en ceci comme en bien d'autres

choſes le plus aſſuré & le plus heureux. Le réſultat de leurs premières obſervations eſt encore le monument le plus honorable pour la raiſon humaine. Le ſyſtême d'Hippocrate ſur la génération eſt encore aujourd'hui, malgré les progrès réels de la médecine à d'autres égards, le plus clair & le plus vraiſemblable. De ſorte qu'on peut dire que pendant plus de deux mille ans on n'a pas ceſſé de ſe tromper à pure perte; on n'a épuiſé toutes les erreurs, toutes les découvertes & toutes les rêveries, que pour répéter ce qu'Hippocrate avoit dit; on ne s'eſt ſi long-temps égaré, que pour revenir ſur la route que ce grand homme nous avoit montrée.

Son ſentiment ſur la manière dont

l'espèce humaine se conserve & se propage, a été reproduit par un naturaliste célèbre (*) de ce siècle, qui l'a embelli des charmes de son éloquence, mais qui ne l'a pas rendu plus solide en y ajoutant des accessoires peu compatibles avec les idées des anciens. On pourroit même dire que le systême d'Hippocrate a plus perdu que gagné, en recevant le vernis de la physique moderne. Ce médecin regardoit la semence dans l'homme & dans la femme comme un extrait de toutes les parties du corps. Il croyoit que la liqueur séminale de l'homme, mêlée avec celle de la femme dans la copulation, & arrangée par la nature ou par une

(*) M. de Buffon.

faculté génératrice (*), formoit un nouvel être. On dira peut-être que ce mot de *faculté génératrice* eſt un mot dépourvu de ſens, qui ne nous donne aucune connoiſſance réelle; une de ces expreſſions vagues que les anciens ſubſtituoient aux explications plus préciſes qu'une ſaine philoſophie demande. Nous

(*) Aucun médecin ne doute que les ouvrages d'Hippocrate ne ſoient quelquefois obſcurcis par le mélange adultère des idées qui formoient la phyſique de ſon temps, & que des éditeurs mal aviſés y ont gliſſées. On doit lire avec une certaine ſuſpenſion d'eſprit l'endroit où il dit que la chaleur de la femme épaiſſit les liqueurs ſéminales. Ce qu'il y a de plus conſtant & de plus sûr, c'eſt qu'Hippocrate admet pour l'ordinaire une nature qui dirige tout.

avouons que l'idée de cette faculté génératrice ne nous apprend rien sur la manière dont elle agit; mais nous croyons que ce principe, dont l'existence attestée par l'antiquité est encore confirmée par beaucoup de modernes, une fois admis, nous épargne toutes les bévues que les raisonnemens physiques appliqués aux corps organisés, doivent entraîner nécessairement; il fait disparoître toutes les lacunes, toutes les difficultés qui s'offrent à chaque pas dans les différens systêmes physiques sur la génération.

Si on n'admet point un principe actif qui dirige nos fonctions corporelles, il faut supposer un enchaînement de causes dont les mouvemens liés entre eux se terminent à des résultats

précis, exacts, toujours les mêmes; comme ceux qui produisent les ressorts d'une montre. Or, non-seulement l'expérience est contraire à cette supposition, mais le plus simple examen suffit pour faire voir que cela est impossible dans les corps organisés continuellement en butte à une infinité d'agens qui les environnent, & qui devroient changer à chaque instant leur détermination. Ils ont donc besoin d'être régis par un principe indépendant jusqu'à un certain point des causes physiques, & qui aille à sa fin sans que rien l'en détourne; & c'est ce que fait le principe qui anime les corps vivans. Les différentes périodes qui partagent la vie, gardent toujours à peu près le même ordre; l'époque de la dentition, celle

de la

de la puberté, celle où ceſſe la faculté d'engendrer, arrivent toujours à peu près vers le même temps, quel que ſoit l'état de l'individu, gras ou maigre, foible ou robuſte.

Si la ſemence, comme on le prétend dans une hypothèſe récente, n'étoit que l'excédent de la matière deſtinée à faire croître & à nourrir les différentes parties du corps, il arriveroit ſouvent que des enfans ſeroient propres à la génération, parce qu'il n'eſt pas douteux que les ſucs nourriciers ne ſoient quelquefois ſurabondans chez eux : d'autres ſujets toujours maigres, dépouvus de matière organique ſuperflue, n'atteindroient jamais la puberté : enfin, ſi le principe qui ſert de fondement à cette hypothèſe étoit vrai, il n'y

auroit que confusion dans le monde organisé, & tout y seroit surbordonné au hasard.

Sans vouloir examiner jusqu'à quel point sont probables les rapports d'attraction, d'après lesquels on suppose que les différentes parties qui doivent former le corps du fœtus s'arrangent entre elles, nous nous contentons de remarquer que cette supposition rend la conception bien précaire ; car, pour que l'œuvre de la génération réussisse, il faudra toujours une quantité de semence déterminée. Si, de la quantité de liqueur séminale qui doit entrer dans la matrice, la partie qui doit former la tête, le bras ou tout autre organe, s'écarte des autres ou s'arrête en chemin, la conception sera manquée ; & comme

la quantité précise de semence nécessaire pour former un homme ou un animal, & l'exacte réunion de toutes ses parties, auront rarement lieu dans une matière liquide, & dont les parties doivent avoir peu d'adhérence entre elles, toute la vie se passera en essais imparfaits & inutiles.

On a pensé que la simple attraction des parties ne formeroit point un tout varié dans sa forme, comme le corps humain, si ces parties étoient homogènes : il a fallu supposer que les molécules organiques qui doivent entrer dans la structure de chaque membre du fœtus, ont été déja moulées dans celui du père ou de la mère, & y ont reçu la configuration qui les distingue ; ce qui revient un peu à l'idée d'Hippo-

crate, mais ſur-tout à celle d'Anaxagore. M. Bonnet (*) remarque très-bien qu'il eſt impoſſible que ces molécules aient été moulées, puiſqu'étant le ſuperflu de la nourriture qui a été reçue dans les moules, elles n'ont pas pu y entrer, & par conſéquent y prendre la forme qu'elles doivent avoir.

La manière dont les corps ſe nourriſſent & croiſſent, eſt aſſez difficile à concevoir. Dans le ſyſtême dont il s'agit, on dit què c'eſt par *intus-ſuſception*. Les moules qui admettent la matière organique, ont été ſuppoſés par conſéquent être des moules *intérieurs*; c'eſt-à-dire qu'on a eſſayé d'expliquer

(*) *Corps organiſés.*

une chose obscure, par une chose qui répugne.

Rien n'est plus arbitraire que la manière dont on veut, dans cette hypothèse, que se forment le placenta & toutes les autres dépendances du fœtus. On a dû être en effet fort embarrassé pour dire quelque chose de satisfaisant sur la formation de parties qui n'ont aucun modèle ou aucun moule ni dans l'homme, ni dans la femme.

La faculté génératrice des anciens, ou l'ame architecte qui n'est que les *formes plastiques* de Cudworth, admise par beaucoup de modernes, & sur-tout par Stahl, lève aisément toutes ces difficultés. Ainsi le système d'Hippocrate nous paroît à tous égards plus lumineux & plus vrai que le système

moderne qu'on a voulu calquer ſur lui.

Les anciens, pour rendre raiſon de la différence du ſexe, diſoient que le mâle & la femelle avoient chacun une ſemence forte & une ſemence foible; que ſi la ſemence du mâle, ſoit par ſa quantité, ſoit par ſon activité, étoit ſupérieure à celle de la femelle, il naiſſoit un mâle; qu'au contraire, ſi la ſemence de la femelle l'emportoit, il en réſultoit une femelle. Cette diſtinction de divers degrés d'activité dans les liqueurs ſéminales du mâle & de la femelle, n'eſt pas hors de vraiſemblance.

Ils expliquoient la reſſemblance des enfans avec leur père ou leur mère, comme on le fait aujourd'hui dans le

fyſtême des molécules organiques. Ils la tiroient de la nature & de la conſtitution des humeurs, dont les parties font ſuppoſées avoir la même forme & prendre le même arrangement qu'elles avoient dans le corps du père ou de la mère. C'étoit l'idée commune de tous les anciens médecins & phyſiciens (*).

Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment un homme du ſavoir d'Aſtruc, a pu dire (**) qu'en adoptant le ſyſtême d'Hippocrate ſur la génération, on tomberoit dans *la même abſurdité qu'on reprochoit aux Epicuriens, d'avoir cru que l'univers s'étoit formé par le concours*

(*) Valere Maxime. Lib. IX, chap. 15.

(**) *Traité des Maladies des Femmes*, tom. 5, page 51.

fortuit des atomes agités dans le vide. Premiérement Hippocrate n'a pas prétendu que les liqueurs féminales dussent leur union à une rencontre fortuite. Secondement, il n'y a pas plus de hasard dans l'arrangement qu'ont pris les atomes d'Epicure, qu'il n'y en a dans les compositions chymiques qui résultent du mélange de plusieurs mixtes. Epicure supposoit des atomes ronds, pointus, crochus, comme quelques physiciens ont supposé que les alcalis avoient la forme d'une gaîne, & les acides celles d'aiguilles pointues, en vertu desquelles ils opèrent les effets qu'on leur voit produire. D'ailleurs, le hasard n'est qu'un enchaînement de causes que nous ignorons ; & à ce titre les causes mêmes qu'Astruc

admet pour expliquer la génération, comme toutes celles que peuvent adopter les autres médecins & les autres philosophes, ne méritent pas moins le nom de hasard.

Le système d'Hippocrate, ou plutôt des anciens médecins, (car il est vraisemblable qu'il l'avoit reçu de ses prédécesseurs) fut peu altéré par les philosophes & les médecins qui le suivirent. Il ne fut pas difficile à Aristote de la faire cadrer avec son système général de physique. Il prétendit que la cause efficiente de la génération étoit dans la semence du mâle qui vivifioit celle de la femelle; c'est-à-dire, selon sa manière de parler, que le mâle fournissoit la *forme*, & la femelle la *matière*. Ce système ainsi modifié, suivit le sort

de toutes les autres opinions de ce philosophe, & fit la même fortune parmi les physiciens. Les médecins continuèrent de l'admettre tel qu'il étoit sorti des mains d'Hippocrate, jusqu'à ce que l'anatomie vînt changer les idées.

Cette science qui, en recherchant la structure des organes & la nature des ressorts qui font mouvoir les animaux, se propose, comme si cela étoit possible, de nous faire connoître toutes leurs propriétés ; cette science qui, en agrandissant le domaine de la physique, a si peu étendu celui de la médecine, dont presque chaque découverte a été marquée par un nombre plus ou moins considérable d'erreurs, lorsqu'elle découvrit les ovaires, donna lieu de croire que les vésicules rondes qu'on y voit

étoient des œufs. L'eſprit humain aime naturellement à trouver des reſſemblances, parce que cela ſoulage ſa foibleſſe ; pluſieurs faits réduits à un ſeul le gênent moins que s'ils étoient ſéparés ; d'ailleurs, la reſſemblance qu'on crut trouver dans les diverſes manières dont les hommes & les oiſeaux ſe multiplient, dut frapper par ſa ſingularité. Nous ignorons ſi les femmes s'accommodèrent d'un ſyſtême qui les aſſimiloit aux poules, mais dans ce ſyſtême elles avoient la plus grande part à l'œuvre de la génération ; elles ſe trouvoient par-là les dépoſitaires de tout le genre humain : on prétendit que l'œuf contenoit le fœtus tout formé, & que la ſemence de l'homme ne faiſoit que lui donner

l'impulsion qui devoit produire son développement.

Comme on avoit de la peine à comprendre comment le fœtus s'étoit formé dans l'œuf, on prétendit résoudre la question en la reculant : on fit remonter la formation du fœtus au commencement du monde, où l'on supposa que Dieu avoit emboîté les uns dans les autres tous les œufs & tous les fœtus desquels devoit sortir toute l'espèce humaine. Les œufs femelles contenoient non-seulement une femelle, mais encore avec elle des œufs qui contenoient ou des mâles sans œufs, ou d'autres femelles avec des œufs qui diminuoient toujours de grandeur dans le rapport de la première femelle à son œuf. Ainsi les femmes avoient alors la plus grande

grande influence dans la génération.

Une nouvelle découverte anatomique, & par conséquent un nouveau systême, vint les dépouiller de cet avantage. *Hartsoecker* ayant examiné au microscope de la semence de différens animaux, y découvrit une multitude innombrable d'animalcules qui s'agitoient en différens sens & y nageoient comme des poissons. Cette découverte étonna le monde savant ; on ne douta plus que ces animalcules ne fussent les germes des hommes à venir ; on crut avoir trouvé le secret qu'on cherchoit depuis si long-temps.

Cependant à mesure qu'on examinoit la chose de plus près, & que la première agitation des esprits se calmoit, les

doutes naiſſoient en foule. Ces prétendus petits animaux n'avoient point la forme humaine ; leur prodigieuſe quantité effrayoit l'imagination. On ne pouvoit ſe réſoudre à croire que la nature établît l'exiſtence d'un animal ſur la deſtruction de pluſieurs milliers d'autres animaux, & qu'un de ces animalcules ne pût vivre qu'en ſacrifiant, comme un ſultan cruel, tous ceux qui avoient les mêmes droits que lui. Cette conſidération donnoit de l'humeur ; on étoit fâché d'avoir reçu la vie à ce prix ; on accuſoit la nature d'être trop prodigue. On voyoit, il eſt vrai, dans la production des plantes, un exemple de cette exceſſive fécondité ; on ſavoit qu'un million de germes périt pour un qui réuſſit. Mais cette analogie, tirée

des végétaux regardés communément comme insensibles, ne rassuroit pas tout-à-fait.

Les physiciens & les médecins sur lesquels la découverte des animalcules avoit fait une forte impression, demeurèrent convaincus qu'ils étoient le fondement & la source de toutes les générations futures. Dans le systême des œufs, on avoit cru que tous les œufs & tous les hommes avoient été enfermés dans le premier œuf; on crut, dans le nouveau systême, que tous les animalcules avoient été enchâssés les uns dans les autres, avec cette différence, qu'ici l'animalcule mâle contenoit tous les mâles & toutes les femelles qui devroient naître de lui, tandis que l'animalcule femelle étoit borné à son

propre individu; de forte que, dans cette nouvelle hypothèse, les hommes avoient la supériorité que les œufs avoient donnée aux femmes.

Quelques auteurs prévenus en faveur des œufs, & qui n'osoient point rejeter les animaux spermatiques, tâchèrent de concilier les deux hypothèses. Ils supposèrent que les animalcules introduits dans la matrice s'insinuoient en rampant dans les trompes de Fallope, qui les portoient jusqu'aux ovaires; que là le plus heureux ou le plus adroit étoit reçu dans l'œuf le plus propre par sa maturité à lui servir d'asile; que l'œuf détaché de l'ovaire tomboit dans la trompe, d'où il descendoit dans la matrice pour s'y attacher, y croître & s'y développer; enfin que la

pluralité des fœtus dépendoit de la pluralité des œufs prêts à recevoir autant d'animalcules.

Si tous les physiciens ne crurent pas que les parties actives de la semence fussent de vrais animaux, il y en eut aussi d'autres qui se défièrent si peu de leur imagination, qu'ils crurent non-seulement l'existence de ces animalcules, mais bâtirent encore plusieurs fables ridicules sur leur prétendu sexe, sur leur accouplement & leurs autres fonctions. Ce que les uns assuroient de bonne foi, M. *Planrade* de Montpellier le certifioit, pour se jouer des savans, & publioit, sous le nom de *Dalempatius*, des observations supposées dans lesquelles il enchérissoit sur les contes

qui couroient au ſujet des animalcules ſpermatiques.

M. *de Buffon* penſe que les parties qu'on a priſes pour des animalcules ne ſont point des animaux, mais les matériaux actifs qui doivent former un animal. Il ſuppoſe que la liqueur ſéminale contient en petit toutes les parties néceſſaires au fœtus, c'eſt-à-dire des yeux, des bras, un eſtomac, un poumon, un cœur, &c. & que ces parties ont été fournies par les organes ſemblables du père & de la mère; que la femme n'a aucun avantage ſur l'homme à cet égard, & que la ſemence de l'un & de l'autre contient également tout ce qu'il faut pour la formation du fœtus. On eſt d'abord tenté de demander pourquoi la réunion de la liqueur ſéminale du mâle &

celle de la femelle eſt néceſſaire, ſi chacune a toutes les parties qui doivent conſtituer l'embryon. On voit bien que le mâle, manquant de lieu propre à ſon développement, c'eſt-à-dire de matrice, a beſoin du ſecours de la femme; mais on ne voit pas pourquoi la femelle ne peut point engendrer ſans le ſecours du mâle, ayant la matière & le lieu propre à la faire germer.

Dans ce ſyſtême, on explique les reſſemblances d'une manière aſſez ſpécieuſe. On ſuppoſe, comme nous l'avons déja dit en parlant des anciens qui avoient le même ſentiment, que les parties analogues, fournies par le père & la mère, gardent dans le fœtus la même forme, le même ar-

rangement & la poſition reſpective qu'elles avoient dans les organes du père & de la mère. Pour rendre raiſon de la différence des ſexes, on y dit que l'enfant prend celui de l'individu qui a fourni le plus de matière organique. Si cette idée flatte & ſatisfait l'imagination, il s'en faut de beaucoup que la raiſon y trouve également ſon compte, & qu'elle s'accorde avec tous les faits. Selon ce ſyſtème, il faut non-ſeulement que la ſemence entre dans la matrice, mais qu'elle y entre encore en ſuffiſante quantité. Il ſeroit inutile de ſe prévaloir des exemples qu'on rapporte de certaines femmes qui ont, dit-on, conçu ſans avoir ſouffert aucune intromiſſion de la part de

l'homme, parce que ces faits ſont aſſez rares ou aſſez apocryphes pour qu'on ait le droit de les nier. Mais perſonne n'ignore que toutes les expériences d'*Harvey*, que toutes les ouvertures multipliées qu'il a faites des femelles de différentes eſpèces d'animaux, immédiatement après l'acte vénérien, n'ont jamais pu lui faire appercevoir la moindre goutte de liqueur ſéminale dans leurs matrices.

S'il nous étoit permis de mêler nos conjectures à celles de tant de ſavans ſur un point d'hiſtoire naturelle ſi intéreſſant & ſi obſcur, nous dirions que les œufs nous paroiſſent avoir été le fruit d'une ſimilitude imparfaite fournie par les vé-

ſicules des ovaires, comme les animalcules l'ont été d'une induction trop précipitée qu'on a tirée d'un fait mal approfondi. Nous penſons, ainſi que M. *de Buffon*, que les molécules vivantes de la ſemence ne ſont point des animaux, mais une matière propre à devenir un animal. Cependant eſt-il néceſſaire qu'elle contienne en petit tous les organes qui doivent entrer dans la ſtructure du fœtus? Trop de difficultés s'oppoſent à une pareille ſuppoſition. Ne pourroit-on pas, à celle-ci, en ſubſtituer une autre qui peut-être n'auroit pas les mêmes inconvéniens, & qui certainement s'accorderoit mieux avec les expériences d'*Harvey*, les ſeules qui euſſent pu nous éclairer ſur le myſtère qui en

étoit l'objet, si cette découverte eût été réservée à l'esprit humain ?

Seroit-ce contre les règles d'une exacte analogie, de prêter à chaque partie de la semence du mâle les propriétés qu'ont ces espèces de vers aquatiques dont nous devons à M. *Trembley* la singulière histoire ? Il suffit peut-être à la plus petite partie de la semence de pénétrer dans la matrice pour déployer les facultés qu'elle a, & acquérir celles qui lui manquent, pourvu néanmoins que la matrice de son côté soit disposée à favoriser son développement ; car cette disposition respective est nécessaire dans toutes les espèces dans lesquelles la génération s'opère par le concours des deux sexes.

Les polypes féminaux, sans doute d'une nature plus composée que les polypes d'eau douce, ont besoin de se dépouiller dans la matrice, de quelque entrave qui gênoit leur activité, ou d'y recevoir dans leur structure quelque addition nécessaire au nouveau genre d'existence dont ils vont jouir. Si chaque particule sensible de la semence est un point vivant, comme il y a apparence, la plus légère émanation de la matière séminale du mâle suffira pour rendre la femelle féconde. Cela rendroit plus vraisemblable ce que les auteurs ont dit de l'esprit séminal, *aura seminalis*, lequel, à ce qu'on prétend, introduit à travers les pores dans les organes de la femme, propres à la généra-

tion, peut ſeul la mettre en état de concevoir ſans que la copulation ſoit parfaite. On conçoit aiſément que l'énergie de la liqueur ſéminale peut être ſi forte dans certains hommes (*), & l'ardeur d'engendrer ſi vive dans

(*) On peut concevoir auſſi qu'il y a des circonſtances qui rendent la ſemence plus ou moins propre à la génération. On dit que le venin de la vipère eſt plus actif, lorſque cet animal a été irrité. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de la liqueur ſéminale? *Voyez* ce qui a été dit des effets de la pudeur, page 214 du premier Volume, & ce que nous dirons des effets de l'imagination. Selon M. l'Abbé *Spallanzani*, les molécules actives de la ſemence ne ſont pas néceſſaires pour la fécondation; il a fécondé des œufs avec des portions de ſemence, dépourvues de ces molécules prétendues vivantes.

certaines femmes, que le plus petit atome de cette liqueur, qui trouvera une ouverture pour pénétrer dans la matrice, ou dans tout autre lieu propre à remplir le même objet, s'y fixera pour y végéter, & parvenir enfin à l'état d'homme.

Il ne s'agira plus alors de la quantité de semence qui doit y entrer, il suffira qu'il y en entre. Les expériences d'*Harvey*, qui n'a jamais pu découvrir le moindre vestige de semence dans les matrices des biches & des lapines qu'il a ouvertes, n'auroient dans ce cas rien de surprenant, parce qu'un atome séminal logé dans les petites lacunes de la matrice peut s'y dérober à l'œil de l'observateur, jusqu'à ce qu'il ait attiré

à lui & aſſimilé aſſez de ſubſtance de la mère pour devenir ſenſible; & ſurtout déterminé la matrice, par ſes impreſſions, à un travail qui aſſure ſon exiſtence & ſon développement. *Harvey* n'a en effet vu d'abord qu'un point animé, autour duquel ſe ſont ſucceſſivement arrangés les différens membres qui compoſent l'animal (*). C'eſt ainſi qu'un polype mutilé recouvre toutes les parties qu'il a perdues. Il eſt vrai qu'on dit que les parties de l'embryon ſont formées avant qu'on puiſſe les apercevoir, & qu'*Harvey* a cru mal-à-propos qu'elles ſe formoient dans l'inſtant

(*) Harvey, *de cervarum & damarum coïtu exercit.*

où elles commençoient à devenir sensibles. Mais comme cette objection n'est qu'une supposition, elle ne sauroit avoir la moindre force contre une conséquence naturelle tirée d'un fait que les sens ont découvert à *Harvey*. Cet auteur, qui avec un bon microscope a vu un point vivant prendre par degrés une forme, & se revêtir d'organes qu'il n'avoit point, a été en droit d'affirmer que la chose se passoit comme il l'avoit vue, & ses adversaires n'ont point celui de supposer ce que personne n'a encore pu voir. D'ailleurs cette formation du fœtus en détail n'a rien qui choque, & se trouve conforme à d'autres faits naturels. L'on sait que les jambes des écrevisses se régénèrent: le po-

lype à qui l'on a coupé la tête & la queue, & qui les recouvre, nous donne un exemple d'un animal qui peut acquérir de nouveaux organes.

D'un autre côté, on a de la peine à croire que toutes les parties d'un animal aussi composé que l'homme, puissent être toujours à portée de se joindre & de s'arranger dans un état de liquidité, comme cela doit être lorsqu'on suppose que toutes ses parties sont déja formées dans la semence. La moindre secousse ne suffiroit-elle pas pour en détruire l'assemblage ? le moindre souffle ne les éloigneroit-il pas de la sphère d'attraction qui les tient réunies ? ce qui rendroit la conception trop incertaine & trop fortuite.

Dans notre ſuppoſition, la ſemence, au lieu d'être un amas d'organes ébauchés, ne ſera qu'une matière animaliſée dont chaque partie ſera capable de devenir un centre d'activité, comme chacun des morceaux d'un polype peut devenir un polype. Cette matière lancée dans la matrice s'y attachera en totalité ou en partie; cet organe, frappé par la ſenſation qu'il déſiroit, & que la préſence de cette matière lui procure, s'en emparera auſſitôt, y ajoutera ce qui lui manque pour former un fœtus, la couvrira des enveloppes qui doivent la mettre à l'abri des accidens, & concourir avec les autres moyens à lui donner le degré de perfection qu'elle y doit recevoir.

Personne ne doit douter que la matrice ne soit un organe actif, doué d'un instinct particulier, inexplicable, lequel non-seulement ajoute à la matière fournie par le mâle, mais encore la modifie, l'arrange d'une manière relative & convenable à chaque espèce. On trouvera peut-être surprenant qu'un instinct aveugle puisse former des organes réguliers. Mais est-il moins merveilleux de voir des oiseaux bâtir des nids de la structure la plus délicate & la plus précise, sans avoir jamais appris à les faire? Pourquoi les opérations intérieures de l'instinct seroient-elles moins sûres que celles qu'il produit au dehors? Pourquoi la matrice ne peut-elle pas former les tissus qui en-

veloppent l'embryon, comme certains inſectes filent eux-mêmes la toile dans laquelle ils doivent s'enſevelir, & dont ils fourniſſent auſſi la matière?

Le lieu où l'embryon ſe fixe n'eſt pas déterminé. Les diverſes oſcillations de la matrice font que la matière ſéminale va frapper tantôt un endroit, tantôt un autre : tous ſont également avides de concevoir, mais tous ne ſont pas également propres à conduire à un terme heureux le fruit de la conception. La conformation ou la diſpoſition de la matrice peut contribuer à la pluralité des fœtus. Les fœtus dont le ſiége eſt dans les trompes de Fallope ou les ovaires ne réuſſiſſent point. Outre que ces parties ſont un champ trop reſſerré

qui s'oppofe à leur parfait développement, elles manquent d'iffue favorable pour les produire au jour. On a vu auffi des embryons qui étoient tombés & qui avoient pris de l'accroiffement dans la cavité du bas-ventre, & l'on fent qu'il y a encore moins de reffource pour ceux-là. Heureufement ces cas font très-rares; ce font des erreurs de la nature, dans lefquelles le trouble & l'agitation de l'ame peuvent quelquefois la jeter. On a obfervé que les filles & les veuves étoient plus fujettes que les femmes à ces conceptions irrégulières; & la raifon n'en eft pas difficile à deviner.

La matière féminale du mâle peut s'éparpiller dans la matrice, & chaque

portion de cette matière devenir un noyeau vivant, si la matrice a assez d'ardeur ou d'aptitude pour les adopter tous, & leur partager également son influence. Chaque point animé deviendra un fœtus. Dans l'espèce humaine la matrice ne s'attache ordinairement qu'à une portion de cette matière vivante (*).

Dans l'un & l'autre sexe les parties qui forment la semence, lorsqu'elles sont encore répandues dans le corps & confondues avec les autres humeurs, n'ont que le caractère gé-

(*) On soupçonne que les femmes qui accouchent de plusieurs enfans à la fois, ont aussi la matrice conformée d'une manière particulière.

néral & le degré de vitalité dont jouiffent toutes les autres parties. L'activité particulière qu'elles acquièrent dans la fuite, eft alors enchaînée. Elles deviennent plus libres & fe revêtent d'attributs fpécifiques, en paffant par l'organe où l'on dit que fe prépare la liqueur féminale. Les hommes ou les animaux en qui cet organe manque, ne peuvent jamais déployer les qualités ni montrer l'empreinte qui doivent les diftinguer & les caractérifer ; ce font des êtres imparfaits, dévoués à une éternelle impuiffance, inutiles à leur efpèce, étrangers à tous les fexes, & en horreur à la nature.

Les parties féminales ont donc befoin, pour avoir l'énergie qui les

rend capables de concourir à la formation d'un nouvel animal, de paſſer par l'organe deſtiné à leur élaboration. Les qualités actives, pénétrantes de cette matière féminale n'ont aucun rapport avec l'état des parties qui feroient ſimplement extraites des différens organes du corps ; en y retournant par l'abſorption, elle y porte un principe de puiſſance qu'ils n'avoient point auparavant ; elle y répand la vigueur & le ton, l'ame en reçoit un degré de chaleur qui l'élève ; en un mot l'homme reçoit par elle un nouvel être. L'organe qui prépare cette matière n'eſt pas encore bien déterminé dans la femme, non plus que la liqueur qu'il fournit. On dit, & on ne ſait pas trop ſur quel fondement,

qu'elle

qu'elle eſt plus fluide & plus limpide que la liqueur ſéminale de l'homme. Quoiqu'on en ignore la nature, nous avons les plus fortes raiſons pour croire qu'elle exiſte.

On ne ſait pas non plus pourquoi la liqueur ſéminale de la femme doit être unie à celle de l'homme, ou la liqueur ſéminale de l'homme à celle de la femme, pour conſommer l'œuvre de la génération. La ſolution de cette difficulté tient à des circonſtances qui ſont encore voilées pour nous.

On peut néanmoins conjecturer que la matière ſéminale a une manière d'être & des qualités relatives au ſexe de chaque individu, comme elle en a qui ſe rapportent à ſon eſpèce. La liqueur ſéminale de la femme a donc

un caractère, une manière d'agir, enfin un génie qui lui eſt propre. Si dans le mélange qu'elle doit ſubir avec celle de l'homme, elle prend le principal aſcendant, le nouvel être qui en réſultera ſera régi par ſon action; ſon organiſation lui ſera ſoumiſe; enfin il prendra la conſtitution, les mœurs, les traits & le ſexe de la femme. Il recevra le ſexe de l'homme, ſi c'eſt la ſemence de celui-ci qui domine (*).

(*) Nous ne prétendons pas que cet aſcendant dérive ſimplement de la quantité plus grande de ſemence fournie par l'un des deux, mais de certaines qualités qui font que la ſemence de l'un prend le caractère & la manière d'être de la ſemence de l'autre, comme les miaſmes contagieux nous font prendre la ma-

La ressemblance des enfans avec les parens est fondée sur le même principe. Elle n'est point l'effet d'un arrangement méchanique de parties semblables, comme le supposoient les anciens; elle dépend bien plutôt du caractère de la force active qui préside aux fonctions vitales de l'enfant. Si cette force, comme il est vraisemblable, est disposée à produire dans celui-ci les mêmes mouvemens qui s'exercent dans le père ou dans

nière d'être de ceux qui en étoient infectés avant nous, & qui nous les ont communiqués; c'est ici sur-tout qu'il faut recourir à ce principe d'imitation, si puissant dans les êtres animés, par lequel ils sont déterminés à des mouvemens & à des actions dont la cause ne réside point en eux-mêmes.

la mère, elle aſſimilera la matière organique qui doit nourrir & faire croître les différens membres de l'enfant, de la même manière dont elle eſt aſſimilée dans les derniers; ce qui doit produire une reſſemblance de traits & de caractère plus ou moins parfaite entre eux & leur enfant.

Les petits reſſembleront en partie au père, & en partie à la mère, ſelon les différentes traînées de matière ſéminale que l'un ou l'autre aura fournies, & qui ſeront entrées dans la formation du fœtus. Si la liqueur ſéminale de la femme en devient le principe dominant, les fonctions générales du nouvel individu ſeront déterminées par ſon impulſion, en laiſſant ſubſiſter juſqu'à un certain

point l'action particulière des parties séminales du mâle dans les organes où elles sont entrées pour quelque chose. Au contraire, si la liqueur séminale du mâle a la principale influence, c'est elle qui donnera le caractère général aux organes du fœtus, sans effacer tout-à-fait les impressions particulières que quelques molécules séminales de la femme pourront leur avoir données.

Il y a des enfans qui ne ressemblent point à leur père, & qui ressemblent à leur grand-père : ce fait est embarrassant dans toutes les hypothèses, mais surtout dans celle des molecules organiques. Nous pourrions dire cependant que les parties séminales qui

sont le fondement de cette ressemblance, & qui ont été transmises par l'aïeul, n'ayant pas pu exercer leur activité dans le père par lequel elles ont passé, parce que quelques circonstances difficiles à déterminer les y ont tenues captives, ont trouvé une occasion plus favorable de se développer dans le fils. Il en est de même de la ressemblance des neveux avec les oncles ou les tantes. Les frères & les sœurs reçoivent de leur père des parties séminales semblables, qui restent sans action dans l'un, & qui déploient leur énergie dans l'autre : le premier fera des enfans plus ressemblans au second qu'à lui-même, si les molécules qui étoient restées

inactives en lui peuvent exercer dans ses enfans les propriétés dont elles sont douées, & qui s'étoient mieux manifestées dans l'oncle ou dans la tante.

Ces propriétés consistent principalement dans une certaine disposition à produire, dans le fils ou le neveu, la même série de mouvemens vitaux qui a lieu dans le père, dans l'oncle ou tout autre parent. Ce qui prouve que les ressemblances sont fondées sur l'ordre de ces mouvemens, c'est que les dispositions héréditaires suivent celui des maladies particulières à chaque âge. Un enfant qui naît phthisique ou goutteux, n'éprouvera les impressions de ces

maladies que dans l'âge auquel elles ſemblent appropriées. Si la reſſemblance du fils venoit d'un arrangement de molécules ſemblables, pareil à celui qu'elles ont dans le père, un père phthiſique feroit un enfant qui auroit les poumons ulcérés en naiſſant, & un goutteux mettroit au jour un enfant qui auroit déja reſſenti les douleurs de la goutte dans le ventre de ſa mère. Cela eſt démenti par l'expérience. Il y a plus, aucun enfant ne reſſemble à ſes parens en naiſſant; la reſſemblance de traits extérieurs & corporels que le fils doit avoir avec le père ou la mère, n'exiſte pas lorſqu'il vient au monde; il ne l'acquiert que ſucceſſivement.

Aucun animal ne naît avec les attributs qu'il doit avoir à un certain âge. Le plumage des petits oiſeaux & le poil des petits quadrupèdes ne ſont jamais ſemblables à ceux de leurs pères. Cette reſſemblance eſt une acquiſition qu'ils font en grandiſſant; elle eſt le fruit de la même ſérie & du même enchaînement de fonctions, ſur leſquels l'exiſtence de leurs pères eſt fondée. Cette ſérie d'actions qui conſtitue le caractère & la manière d'être de chaque individu, eſt l'effet ou de l'habitude qui reproduit dans les enfans, ſelon les diverſes époques de leur vie, le même ordre de mouvemens qui a eu lieu dans leurs parens, ou d'une force imitatrice qui

détermine dans les fruits de leur union un genre d'action qui n'étoit propre qu'à l'un des deux.

Telles sont les conjectures que nous avons cru pouvoir présenter sur une matière sur laquelle on ne sauroit encore rien dire de positif. Nos observations se sont presque bornées jusqu'ici à ce qui regarde les qualités de la semence; nous allons examiner à présent si l'imagination de la mère peut étendre son action sur le fœtus.

Tout le monde paroît convenir que la conception est plus assurée, lorsque les deux individus qui y coopèrent, s'égarent en même temps dans les transports dont elle est le

fruit. Cette courte aliénation dans laquelle leur ame semble pour un moment passer toute entière dans le nouvel être qui en doit résulter, & les circonstances physiques qui la précèdent, sont peut-être une condition nécessaire, un acte propre à imprimer le sceau de la vie à l'ouvrage de la génération : comme un corps qu'on électrise, les molécules de la semence reçoivent peut-être par là des propriétés qu'elles n'avoient pas encore.

On prétend que la disposition morale où peut se trouver alors la femme, a beaucoup de pouvoir dans la formation du fœtus, soit pour modifier de diverses manières sa constitution physique, soit pour déterminer le

caractère & la trempe de son esprit. Nous avons dit ailleurs qu'il étoit vraisemblable que les divers états des humeurs, par l'impression locale qu'elles peuvent faire sur les parties sensibles, par la perception générale que l'ame en a, influent beaucoup sur la manière d'être actuelle de celle-ci Comme il y a entre elle & le corps une correspondance intime & constante, il se peut aussi que les mouvemens de l'ame, en refluant sur les humeurs, y causent des altérations momentanées, en augmentent ou en diminuent la vitalité. Si cela étoit, il auroit sur-tout lieu pour la semence dans un moment où toutes les facultés de l'ame semblent se réunir pour la

vivifier,

vivifier, & toute la sensibilité se concentrer dans l'organe qui la fournit. Il est du moins vrai qu'il n'est point impossible que l'imagination de la mère, & peut-être aussi celle du père, aient quelque influence sur la conception. Il est vrai qu'on rapporte des exemples de femmes qui ont conçu pendant le sommeil, & dont l'ame sembloit par conséquent n'avoir eu aucune part à cet acte; mais plusieurs phénomènes prouvent que le plus souvent l'ame n'est pas tout-à-fait inactive dans le sommeil, & l'imagination y déploie quelquefois une grande énergie, quoique la mémoire n'en retrace aucun vestige après que cet état est passé.

Une tradition populaire veut que

les enfans illégitimes aient plus d'esprit & de sagacité que les autres. Le Camus sans doute (*) ajoutoit foi à cette tradition, puisqu'il tâche d'expliquer le fait qui en est le sujet. Il fait entendre que les enfans illégitimes sont ordinairement le fruit d'un amour industrieux ; que l'esprit de leurs parens, continuellement aiguisé par les ruses nécessaires à une tendresse traversée par des obstacles continuels, exercé par les artifices propres à tromper la jalousie d'un mari ou la vigilance d'une mère, éclairé par le besoin de dérober à l'opinion publique des plaisirs qu'elle condamne, doit nécessairement transmettre aux enfans

---

(*) *Médec. de l'Esprit*, Tom. I, pag. 310.

qui en proviennent une grande partie des talens auxquels ils doivent le jour; au lieu que les enfans nés dans l'indolente sécurité d'un amour permis, doivent se ressentir de cette espèce d'abandon, de cette inertie d'ame avec laquelle on leur a donné l'être. Enfin la plupart des gens, (& les idées du vulgaire ne sont pas toujours à dédaigner) pensent que la manière dont l'ame de la femme est affectée dans l'acte de la génération, n'est pas une chose indifférente pour l'enfant.

La perfection des espèces & des races dépend sans doute de cette empreinte que les facultés vitales donnent aux humeurs, par lesquelles les générations se succèdent & se transmettent leurs dispositions acquises. On a cru

remarquer que les enfans nés dans l'âge avancé de leurs parens ont ordinairement l'esprit prématuré, & semblent porter le caractère d'une expérience dont les derniers ont fait les frais. C'est vraisemblablement pour cela qu'il est si difficile de perfectionner les sauvages, qu'il faut des siècles pour les tirer de la longue enfance à laquelle ils semblent condamnés, & les amener, par des impressions successives, à la maturité des peuples civilisés.

Il est plus que probable que le fœtus participe aussi aux affections de la mère, après la conception ; il est devenu, pour ainsi dire, une partie de son individu, elle l'a associé à son être ; elle lui fournit la matière propre

à le nourrir & à le faire croître ; il eſt animé par ſa chaleur, il vit autant de la vie qu'elle lui communique, que de la ſienne propre. Seroit-il ſurprenant que les paſſions qui peuvent agiter la mère paſſaſſent juſques à lui ? La communication qui rend ce paſſage poſſible, exiſte. L'enfant tient intimement à la matrice par le placenta & le cordon ombilical. On ne voit pas, à la vérité, de nerfs dans ces dernières parties ; mais pour que la vie circule, & ſe porte d'un endroit à un autre, il n'eſt pas néceſſaire que les parties ſoient unies par des trames nerveuſes, il ſuffit qu'il y ait entre elles une certaine adhérence, ou du moins une certaine communication par le moyen des humeurs ou des émana-

tions. Car ces humeurs ou ces émanations modifiées par les impressions de l'ame, & transmises d'un individu à un autre, sont capables par un effet de ce pouvoir imitatif, qui a tant d'empire sur les êtres animés, de faire ressentir à celui-ci les affections qu'éprouve le premier. L'observation médicinale offre beaucoup d'exemples d'altérations produites dans les humeurs par de simples impressions morales, & devenues propres par là à exciter de semblables impressions dans des individus auxquels elles étoient étrangères. La raison des effets rapides de la contagion tient peut-être à ce principe. Enfin, on voit tous les jours les affections de l'ame & les affections du genre convulsif, qui peut-être tien-

nent plus immédiatement que les autres au principe vital, se transmettre parmi des individus isolés, par la seule puissance de l'imitation ; & comment cette puissance n'agiroit-elle pas avec encore plus d'énergie entre deux individus aussi étroitement unis que le sont la mère & son fœtus ?

Ainsi les nerfs sont inutiles pour faire passer les affections de la mère à son enfant. Le principal usage du systême nerveux dans les animaux, paroît-être de constituer & de maintenir l'unité individuelle, & de former le *moi* de chaque être vivant. Les nerfs sont peut-être nécessaires aussi au mouvement progressif dans les animaux destinés à déployer de grandes forces, & à mouvoir de grandes

maſſes. Mais tous les corps organiſés n'en ont pas beſoin. Un des phénomènes qui peuvent ſervir à prouver ce commerce réciproque & cette communauté de mouvemens vitaux qui ſont entre la mère & l'enfant, c'eſt l'exemple des enfans acéphales, c'eſt-à-dire, qui naiſſent ſans cerveau & ſans crâne; ils meurent dès leur naiſſance, parce que ces parties ſont eſſentielles & néceſſaires à l'être qui vit de ſa propre vie. Le fœtus vit ſans elles, parce qu'il doit à la mère une partie de la force qui l'anime; & cette partie ſupplée aux organes qui lui manquent.

Un des auteurs (*) les moins diſ-

(*) Haller, *Elem. Phyſiol. Corp. hum.* Tom. VIII, lib. 29, pag. 430.

posés à croire aux effets de l'imagination de la mère sur l'enfant, après avoir épuisé tout le jargon de l'anatomie pour prouver l'impossibilité d'une transmission des affections de la mère à l'enfant, est forcé d'avouer que des enfans ont été sujets pendant leur vie à des convulsions, parce que leur mère avoit été, pendant sa grossesse, frappée d'une forte terreur ou de quelque autre passion vive. Cet auteur avoit dit que, faute de nerfs qui établissent une communication entre la mère & le fœtus, & qui sont les seuls moyens par lesquels les mouvemens de l'ame peuvent se transmettre au loin, la mère ne peut point faire éprouver à l'enfant les impressions qu'elle ressent. Mais si,

de fon propre aveu, une mère a communiqué à fon enfant les convulfions dans lefquelles une forte terreur l'avoit jetée, il eft évident que la mère peut faire partager fes affections au fœtus, fans le fecours intermédiaire des nerfs.

Mallebranche a donné, comme chacun fait, la plus grande extenfion au pouvoir de l'imagination de la mère fur l'enfant. Plufieurs auteurs ont entrepris de le réfuter ; mais les moyens dont ils fe font fervis font très-vicieux : ils font tirés de l'anatomie des parties, & des rapports méchaniques qui font entre les organes. Si on vouloit expliquer les phénomènes de l'électricité par les loix générales du mouvement, on trou-

veroit qu'ils ne cadrent point avec elles : ils y tiennent peut-être; mais comme ils n'en ſont point des effets immédiats, & qu'ils ſont ſubordonnés à des cauſes intermédiaires, il faudroit connoître celles-ci, pour voir la liaiſon qu'ils ont avec les premières. Il en eſt de même des phénomènes de la vie, de la végétation. Chaque ordre d'êtres a ſa méchanique particulière; & vouloir juger des effets relatifs à un ordre, par les loix de la méchanique propre à l'autre, eſt une des plus grandes erreurs de logique qu'on puiſſe commettre. Ainſi, lorſqu'on dit que les impreſſions de la mère ne peuvent point ſe tranſmettre à l'enfant par le moyen des humeurs qu'elle lui envoie, & leſquelles, dit-on, ne ſau-

roient communiquer rien de moral; il nous semble qu'on confond les objets, & qu'ayant alors en vue une simple machine hydraulique, tous les raisonnemens qu'on en tire portent sur un principe faux.

M. de Maupertuis (*) nous a paru être plus près du vrai. « Qu'une » femme troublée, dit-il, par quelque » passion violente, qui se trouve dans » un grand péril, qui a été épouvan- » tée par un animal affreux, accou- » che d'un enfant contrefait, il n'y » a rien que de très-facile à com- » prendre. Il y a certainement entre » le fœtus & la mère une communi-

(*) *Vénus physique*, premiere partie, chap. 15.

» cation assez intime, pour qu'une
» agitation violente dans les esprits
» ou dans le sang de la mère se
» transmette dans le fœtus, & y
» cause des désordres auxquels les
» parties de la mère pouvoient ré-
» sister, mais auxquels les parties
» trop délicates du fœtus succombent.»
Ce n'est point parce que M. de Maupertuis explique le fait, que nous admettons sa possibilité; car il y auroit bien des choses à dire sur l'explication qu'on en donne; mais parce que c'est un accident trop commun pour qu'on en puisse douter. Le même auteur ajoute que lorsque nous voyons souffrir quelqu'un, nous participons à ses douleurs; & que la nature n'a pas trouvé de moyen plus efficace de nous

rendre compatiſſans pour les autres ; que de nous faire éprouver à nous-mêmes une partie de leurs maux ; que, lorſqu'un homme reçoit devant nous quelque coup violent dans un membre, nous nous ſentons tout à coup frappés dans le même endroit ; & que, par conſéquent, l'hiſtoire de la femme accouchée d'un enfant dont les membres étoient rompus de la même manière dont elles les avoit vu rompre dans un criminel, n'a rien qui ne ſoit facile à concevoir. Cette dernière explication de Maupertuis eſt la ſeule admiſſible, & peut ſe rapporter au pouvoir de l'imitation, faculté qui n'avoit point encore été approfondie de ſon temps.

Il y a une autre claſſe de phéno-

mènes rapportés à l'imagination des mères ; ce ſont ceux qui conſiſtent dans la figure de l'objet dont elles ont été épouvantées, ou du fruit, ou de tout autre mets qu'elles ont déſiré pendant la groſſeſſe, empreinte ; ſur l'enfant. Cet ordre de faits eſt plus difficile à expliquer que le précédent, & cette raiſon a déterminé M. de Maupertuis (*) à ne point y ajouter foi. Nous penſons que lorſqu'une choſe n'eſt inexplicable que parce qu'elle eſt obſcure, & que parce que nous ignorons des circonſtances qui nous en donneroient la clef ſi nous les connoiſſions, le doute devroit être la reſſource la plus digne du ſage.

(*) *Ibid.* pag. 83.

Ce qu'on ne ſauroit nier, c'eſt que l'eſprit des femmes enceintes eſt ſinguliérement modifié. Leurs envies, leurs caprices, leurs dégoûts prouvent qu'elles ſont dominées par des ſenſations intérieures qui naiſſent du nouvel état où elles ſe trouvent; les envies ſur-tout, qui ſont alors en elles une eſpèce de délire, pourroient bien venir du ſentiment de quelque beſoin qu'éprouve l'enfant. L'inſtinct alarmé s'attache à des objets bizarres qu'il croit propres à le raſſurer; mais ces erreurs mêmes font voir avec quel intérêt il veille à la conſervation du dépôt qui lui eſt confié.

Nous allons expoſer dans quels rapports l'enfant ſe trouve avec la mère pendant l'eſpace de neuf mois,

c'eſt-à-dire quels ſont les phénomènes de la groſſeſſe.

Comme l'inſtant où la femme conçoit ne ſe manifeſte en elle par aucune expreſſion bien caractériſée, & que les ſuites de cet acte reſtent quelque temps couvertes d'un voile épais ; cet eſprit d'inquiétude qui fait que l'homme, peu ſatisfait du préſent dont il pourroit jouir, s'élance toujours vers l'avenir qu'il ne verra peut-être pas, le porte à rechercher avec empreſſement les ſignes encore cachés de la groſſeſſe, & à interroger la nature long-temps avant qu'elle daigne parler. On pourroit à cet égard s'épargner les tourmens d'une impatience inutile, puiſqu'elle ne ſauroit en accélérer ni en retarder

l'objet. Il feroit d'autant plus dans l'ordre d'attendre tranquillement que les fignes naturels annonçaffent eux-mêmes la groffeffe, que les tentatives par lefquelles on fe flatte de les prévenir peuvent incommoder les femmes affez faciles pour s'y foumettre, fans les éclairer davantage fur le motif qui les y fait recourir.

Ces tentatives font l'ouvrage d'un charlatanifme effronté qui les follicite, & qui fe joue de l'honnêteté & de la décence, pour établir fon empire fur les débris d'une vertu à laquelle le fexe doit les plus folides fondemens du fien. Nous nous croyons obligés de dire ici aux femmes, que ceux qu'elles emploient à cette forte d'effais les trompent, en affectant

des connoiſſances qu'ils ne ſauroient avoir. Tous les éclairciſſemens tirés du *toucher* ſont très-incertains. On ne peut compter que ſur le concours des ſignes extérieurs & ſenſibles, tels que la groſſeur du ventre, le gonflement du ſein, précédés des envies de vomir, des dégoûts, & de la ſuppreſſion des menſtrues. Mais le plus déciſif de tous, de l'aveu même de tous les accoucheurs, le ſeul démonſtratif, conſiſte dans les mouvemens de l'enfant, qui ſe font ſentir vers le quatrième mois de la groſſeſſe, & encore les femmes ſe font-elles ſouvent illuſion ſur ce point. Mais les femmes peuvent elles-mêmes mieux que perſonne connoître ſi elles ſont enceintes; & les accoucheurs, qui ſont forcés d'en con-

venir eux-mêmes, devroient retrancher de leurs traités d'accouchemens les impertinentes règles qu'ils donnent fur le *toucher*. Pour donner une idée de la folidité & de la fageffe de ces règles, je n'en citerai qu'une, prife dans un ouvrage d'un des plus célebres accoucheurs. " Lorfqu'il s'agit, dit-„ il, de *toucher* une fille pour quel-„ que *foupçon* de groffeffe, on doit „ d'abord porter le doigt avec cir-„ confpection, de crainte de la dé-„ florer, fi elle ne l'étoit pas. „ N'eft-ce point le comble de l'abfurdité de vouloir, fur le fimple *foupçon* d'un mal qui peut-être eft imaginaire, produire un mal réel ; de s'expofer, pour favoir fi une fille a commis une faute, à lui rendre plus faciles toutes

celles qu'elle peut commettre à l'avenir, en renverſant la premiere digue qui s'oppoſe en elle au vice ; enfin, de déflorer une fille, pour connoître ſi elle a été déflorée ? Et par malheur encore pour la règle, le moyen qu'elle indique eſt inſuffiſant pour parvenir à la connoiſſance qu'on déſire.

C'eſt du temps ſeul qu'on doit attendre cette connoiſſance. Trois ou quatre mois de patience vous éclairciront mieux que ne fera une pratique dangereuſe, dont les eſſais flétriſſans ſont pires que les ſoupçons qu'on veut diſſiper. Quoique les inconvéniens de cette pratique ne ſoient pas auſſi conſidérables pour les femmes que pour les filles, nous ne leur ferons point l'injure de penſer qu'il ne ſoit pas

pénible pour elles de consentir à un examen qui doit les humilier à leurs propres yeux, & qui quelquefois peut les avilir à ceux d'autrui : elles peuvent s'exempter de cette cérémonie gênante, quand il n'y auroit d'autre raison que son inutilité pour l'objet qui les porte à s'y assujettir.

En attendant que la femme grosse s'éclaire sur son état & en sorte, examinons comment l'individu surajouté au sien s'y nourrit & y grossit. Ce phénomène de la nutrition du fœtus, si agité par les physiologistes, se trouvera expliqué de lui-même, lorsque nous aurons exposé les relations & les liens physiques & moraux par lesquels il tient à la mère.

Le fœtus est, dans la matrice,

contenu dans une double poche qui ressemble assez à un œuf sans coque. Harvey a vu la poche extérieure, qui s'appelle le *chorion*, se former comme une toile d'araignée. Il en a apperçu les premiers filets tendus d'un coin de la matrice à l'autre, s'entrelacer, former d'abord un réseau clair, &, la trame se serrant peu à peu, former ensuite un tissu ferme & uni, ce qui prouveroit qu'elle est l'ouvrage d'un travail particulier de la matrice, comme nous l'avons fait entendre ailleurs. Cette poche est appliquée à une autre poche qui est intérieure & plus mince, qu'on appelle *amnios*, sans être unie avec elle.

Cette double poche, ou plutôt l'amnios est rempli d'une liqueur dans la-

quelle le fœtus nage. Cette liqueur eſt d'une nature lymphatique, douce dans le commencement de la groſſeſſe, mais âcre & ſaline ſur la fin. La quantité relative de cette liqueur eſt auſſi plus grande dans les premiers temps de la groſſeſſe, que dans les derniers. L'origine de ces eaux eſt ſans doute la même que celle des humeurs qui arroſent toutes les cavités du corps; elles ſont vraiſemblablement le produit d'une exſudation de toutes les parties qui forment l'arrière-faix. Peut-être que l'urine du fœtus y eſt pour quelque choſe; car dans l'eſpèce humaine il n'a pas la même reſſource que dans les autres animaux. Dans ceux-ci le fœtus envoie ſon urine, par un canal nommé *ouraque*, dans une

une eſpèce de veſſie qu'on appelle *allantoïde*, ſituée entre le *chorion* & l'*amnios* (*).

L'utilité des eaux de l'arrière-faix eſt trop évidente, pour que nous perdions le temps à la démontrer. Le contact de tout autre corps qu'un fluide, eût été ſans doute dangereux pour un être auſſi délicat que le fœtus, qui commence lui-même par être preſque fluide. Il ſe balance librement dans cette liqueur, à l'abri des chocs & des accidens deſtructeurs.

(*) Pluſieurs Anatomiſtes, tels que *Littre*, *Heiſter*, *Keil*, *Albinus*, &c. ont quelquefois trouvé l'allantoïde dans l'eſpèce humaine. Mais, comme elle n'y exiſte pas ordinairement, elle ne doit pas être conſidérée comme une partie néceſſaire au fœtus humain.

Le chorion n'adhère pas immédiatement à la cavité de la matrice. Il y a entre lui & ce viſcère un corps ſpongieux, vaſculeux, épais dans ſon centre, & qui s'amincit vers ſa circonférence. On l'appelle *placenta*, parce qu'il a la forme d'un gâteau. La matrice & le placenta ſont unis par des cotyledons ou tubercules qu'ils s'envoient réciproquement l'un à l'autre. Ces liens, d'abord ſuffiſans pour le fœtus encore petit, deviennent plus ſolides à meſure qu'il groſſit : on prétend (*) que ſe bornant d'abord à tranſmettre au placenta une humeur laiteuſe, pour l'entretien du fœtus,

(*) *Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, année 1714, pag. 12.

ils dégénèrent ensuite en veines pour lui fournir du sang pur. Cette dernière opinion n'est pas unanimement admise ; plusieurs croient qu'il ne passe jamais qu'une liqueur laiteuse de la matrice au placenta.

Le placenta l'envoie au fœtus par le cordon ombilical. Ce cordon, dont la grosseur, la longueur & la forme varient souvent, est attaché d'un côté au nombril du fœtus, & de l'autre au placenta. Il est formé de trois vaisseaux sanguins, de deux artères & d'une veine, souvent situés parallélement, quelquefois entortillés; ce qui, dans ce dernier cas, donne au cordon une forme noueuse. Ces vaisseaux sont renfermés dans une tunique commune qui semble être une

continuation du chorion & de l'amnios. Dans les animaux ce cordon contient aussi l'ouraque. Dans le fœtus humain l'ouraque ne va pas plus loin que le nombril, & on n'en découvre aucun vestige au-delà.

Les deux artères ombilicales portent le sang, qu'elles tirent des deux artères iliaques internes du fœtus, dans le placenta, où elles forment plusieurs branches qui se subdivisent en une infinité de petites artères. Celles-ci, répandues sur toutes les parties de l'arrière-faix, s'abouchent avec une infinité de veines capillaires qui, se réunissant successivement, forment enfin la veine ombilicale, laquelle rapporte le sang au fœtus : mais avec le sang elle y conduit les sucs laiteux

fournis par la mère pour le soutien & l'accroissement du fœtus, & reçus dans un autre ordre de ramifications de la veine ombilicale.

Le sang repris par la veine ombilicale, & l'humeur laiteuse qui s'y joint, parvenus au nombril de l'enfant, sont portés vers le foie, entrent dans le tronc de la veine porte, & par le canal veineux passent dans la veine cave ascendante. Celle-ci le transmet à l'oreillette droite : de là une partie passe par le trou ovale dans l'oreillette gauche, qui le transmet au ventricule gauche du cœur, & celui-ci l'envoye à l'aorte ascendante; l'autre partie passe de l'oreillette droite dans le ventricule droit : celui-ci la pousse dans l'artère

pulmonaire, d'où une portion va par le canal artériel se jeter directement dans l'aorte descendante, & l'autre portion, suivant le cours de l'artère & de la veine pulmonaires, se rend dans le ventricule gauche, pour passer de là dans l'aorte ascendante.

Cette espèce de circulation, hors des organes du fœtus, est un phénomène dont les usages ne nous sont pas bien connus. Il est certainement bien nécessaire que l'enfant reçoive à chaque instant une nouvelle nourriture par le cordon ombilical; mais il ne semble pas essentiel que le sang du fœtus sorte de son corps, pour se répandre dans le placenta. Il faut, ou que le sang

artériel qui paſſe par le cordon ombilical ſoit deſtiné à nourrir & à faire croître l'arrière-faix, ce que la matrice pourroit exécuter, puiſqu'elle en a fait les premiers frais (*); ou que le but de ſon paſſage ſoit de préparer dans le placenta les humeurs maternelles qui y abordent, & de les y rendre plus analogues à celles de l'enfant dans lequel elles vont entrer. Il y auroit peut-être un ſaut trop bruſque qui choqueroit ces nuances douces par leſquelles la nature marche ordinairement, ſi les humeurs animaliſées dans le corps de la mère paſſoient ſubitement dans le fœtus. Il falloit peut-être qu'elles fuſſent

(*) Page 91.

modifiées dans le placenta par le mélange du ſang de l'enfant, pour paroître moins étrangères lorſqu'elles ſeroient reçues dans les foibles organes du dernier. Dans ce cas, le placenta ſerviroit d'eſtomac au fœtus, il digéreroit les ſucs laiteux que la mère lui envoie; & le produit de cette digeſtion ſingulière ſeroit porté par la veine ombilicale dans le foie, comme dans les autres individus le chyle y eſt quelquefois, ſelon Silſius, porté en partie par les veines méſaraïques.

Après l'expoſé que nous venons de faire, on ne doit plus demander comment le fœtus eſt nourri dans le ventre de la mère; il eſt clair qu'il l'eſt par les humeurs que celle-ci lui

fournit, digérées dans le placenta, & tranfmifes à la veine porte par la veine ombilicale. Il eft étonnant qu'on ait mis en queftion fi le fœtus prenoit fa nourriture par la bouche. Le fœtus a plufieurs organes dont il ne doit faire ufage que lorfqu'il fera féparé de la mère, & qui font inutiles à fon exiftence actuelle. Sa bouche, fon eftomac, fes inteftins font fans exercice, comme fes poumons; toutes ces cavités font feulement, en attendant, arrofées par une humeur qui en empêche la coalition, & qui s'y épaiffit jufqu'à un certain degré. Dans les inteftins elle fe mêle avec la bile, & forme avec elle ce qu'on appelle le *meconium*.

Ainfi, demander comment fe nour-

rit le fœtus, c'eſt demander comment ſe nourriſſent la matrice, le foie & la rate de la mère. Le fœtus eſt uni à ces parties par le placenta; il eſt comme un organe ajouté aux organes de la mère; il a le même aliment qu'eux, à la préparation près que cet aliment ſubit dans le placenta avant de parvenir à l'enfant.

En effet le placenta, les enveloppes du fœtus, le cordon ombilical, le fœtus, tout cela ſe nourrit & croît en même temps. Les canaux qui portent la nourriture à ce dernier, augmentent de calibre à meſure que ſon volume & ſes beſoins s'étendent.

Cependant on peut conjecturer que le fœtus, en qualité d'être indivi-

duel & en vertu de ſon *moi*, aſſi-
mile & diſpoſe lui-même les ſucs
déja vivans & animaliſés que la mère
lui envoie ; mais il ſeroit trop difficile
de déterminer juſqu'à quel point
l'enfant croît par ſa propre impulſion,
ſans que celle de la mère y contri-
bue ; & ſi l'activité du fœtus peut
s'étendre juſqu'aux enveloppes & au
placenta, qui ſemblent plus appar-
tenir à l'enfant qu'à la mère, ou ſi
la végétation de ces parties eſt tout-
à-fait l'ouvrage de celle-ci ; on a vu
que, d'après les expériences & les
obſervations d'Harvey, elle en a
du moins fait les premiers frais. Si
ce dernier point eſt problématique,
il eſt du moins vraiſemblable que
l'enfant n'a aucune action ſur la ma-

trice, qui grandit & suit les progrès du fœtus. Quant à celui-ci, il y a apparence que son accroissement est l'effet combiné de l'action vitale de la mère, & de sa propre activité. On est fondé à croire que la mère n'est point à son égard dans un état aussi passif que bien des gens le pensent; & si elle le porte, si elle le nourrit, c'est en elle l'effet d'un instinct vigilant. Bien souvent cet instinct semble si occupé du bien-être du fœtus, qu'il oublie pour lui le soin des organes de la mère, & ne travaille à l'embonpoint du premier qu'aux dépens de l'autre. L'indifférence que la grossesse inspire à la femme pour les objets extérieurs, même pour ceux qui dans un autre temps

temps lui étoient très-chers, annonce sa sollicitude pour celui qui lui est si intimement uni : ses sens au contraire semblent avoir acquis une nouvelle énergie, toutes ses puissances semblent en elle s'éveiller pour protéger cet objet. Sthal croit avoir observé que les femmes qui maigrissent pendant la grossesse, font le plus souvent des enfans bien nourris ; tandis qu'il est commun de voir des femmes qui gardent leur embonpoint, mettre au monde des enfans chétifs. Enfin il est vraisemblable que le fœtus & ses dépendances sont sous la tutelle & la sauve-garde du principe actif qui anime la mère, & que leur accroif-

ſement eſt le fruit d'un travail que ce principe dirige.

Cette direction ſans laquelle l'ouvrage de la génération s'écrouleroit à chaque inſtant, peut être troublée par les fauſſes idées qu'on s'eſt faites de la groſſeſſe. On croit communément que parce que la femme nourrit un enfant dans ſon ſein, elle a beſoin de manger, comme on dit, pour deux, & que pour ne point l'incommoder par ſes mouvemens, elle doit ſe condamner à ne remuer ni pieds ni tête.

Pour ce qui regarde la quantité d'alimens, néceſſaire à une femme groſſe, on n'auroit peut-être jamais cru qu'il lui en fallût moins que quand elle eſt libre, ſi l'obſervation ne

nous en avoit point convaincus. Les envies de vomir, la gêne qu'une femme grosse éprouve pendant longtemps, la nécessité qui la force de recourir à de fréquentes saignées, annoncent en elle une surabondance d'humeurs qui en dérange le cours. Aussi l'instinct lui inspire-t-il, pour l'ordinaire du dégoût pour les alimens trop succulens, tels que la viande. Nous avons vu des femmes qui n'avoient cessé de vomir pendant toute leur grossesse, & qui pouvoient à peine parvenir à faire arrêter quelque mets léger dans leur estomac, mettre ensuite au jour des enfans bien constitués. Nous en avons vu d'autres ne prendre pendant tout le temps de leur grossesse que du café

à l'eau, dans lequel elles trempoient quelquefois un morceau de pain, sans aucun inconvénient pour l'enfant dont elles ont accouché. Ces exemples ne sont point à suivre ; mais ils prouvent qu'une femme enceinte & son enfant peuvent vivre avec une nourriture très-bornée, & que l'excès opposé est beaucoup plus à craindre. Celui-ci est une des principales causes des accidens trop fréquens auxquels sont sujettes les femmes qui sont en état de se procurer une nourriture abondante & recherchée. Les femmes du peuple, qui vivent quand elles sont grosses comme elles avoient accoutumé de vivre avant de l'être, sont moins exposées aux catastrophes qui sont assez communes parmi les premières.

Les femmes du peuple tirent aussi un grand avantage du travail auquel leur condition les oblige; elles y trouvent un exercice nécessaire & indispensable, dont un faux raisonnement porte les femmes riches à se priver; car les égards qu'exige la grossesse ne leur interdisent que les efforts violens. Mais si un exercice modéré convient à la santé de la mère, pourquoi seroit-il nuisible à celle de l'enfant? Les humeurs qu'elle lui fournit n'en seront que plus saines, lorsqu'elles auront été épurées par une légère agitation du corps; au lieu qu'en les laissant croupir par l'inaction, on leur permet de contracter des qualités vicieuses qui se communiquent nécessairement à

celles de l'enfant. La grossesse & l'allaitement, fonctions incompatibles avec les travaux forcés, devant remplir le plus grand intervalle de la vie de la femme, déterminent le genre d'occupations le plus propre à chaque sexe; & de cette diverse destination naissent vraisemblablement en partie les inclinations, les goûts, & la plupart des autres différences morales qui distinguent l'homme & la femme.

Un des plus grands biens que produise le travail, c'est de nous soustraire à l'empire des passions : c'est dans le calme & la tranquillité du corps qu'elles fermentent, & qu'elles exercent leur furie. Si elles troublent pour l'ordinaire les fonctions vitales,

elles ne ſont pas moins funeſtes à celle à qui la conſervation de l'eſpèce eſt due. Elles ſont la ſource de la plus grande partie des fauſſes couches qui arrivent : c'eſt pourquoi cet accident eſt plus commun parmi les femmes que les ſociétés où elles vivent, ou que l'état où elles ſe trouvent placées, expoſent aux ſecouſſes violentes des paſſions. Les fauſſes couches que font les femmes de la campagne, ſont preſque toutes cauſées par des efforts exceſſifs, ou par des chûtes; elles ſont rarement chez elles dues à des cauſes morales. Les animaux, qui ſont encore plus à l'abri de ces dernières cauſes, ne ſont ſujets à l'avortement, que lorſqu'il eſt ſollicité par la violence des hommes.

Ce ne sont pas seulement ces accès des passions, qui sont d'autant plus terribles qu'ils sont plus courts, & qui bouleversent en un instant toute la machine, qu'on a à redouter ; on doit aussi craindre les effets de cette morosité habituelle que certaines ames nourrissent, qui fait qu'elles s'indignent de tout, & que le moindre objet les blesse. Ce caractère irritable, toujours prêt à repousser tout ce qui le touche, est très-capable de déranger les opérations de la nature, occupée du soin du fœtus : il peut très-bien se faire que dans certains momens d'inquiétude, où tout semble l'importuner, elle perde de vue l'objet le plus cher, & le rejette au loin comme

un fardeau qui la gêne. On a remarqué que les femmes les plus sujettes à faire de fausses couches sont délicates, sensibles, & faciles à irriter. Il y a cela de particulier que l'empire de l'habitude, dont il a été question ailleurs, se manifeste encore ici; les femmes qui éprouvent plusieurs fois ce funeste accident, le subissent presque toujours à la même époque de leur grossesse.

Ainsi la modération, la sobriété & l'exercice doivent régler la conduite des femmes grosses. Elles y sont encore peut-être plus astreintes que quand elles ne sont point dans cet état. Cette conduite est d'autant plus essentielle pour elles, qu'elle peut les dispenser de recourir aux

remèdes aſſez ſouvent employés dans les groſſeſſes, en prévenant les cauſes qui les rendent néceſſaires. Les ſaignées & les purgations ſont plutôt des ſecours contre les ſuites d'un mauvais régime, que contre la groſſeſſe qui n'eſt point une maladie : elle entre au contraire dans le ſyſtême des fonctions de l'homme ſain. Les femelles des animaux, & les femmes dont la conſtitution n'a point été dépravée par la molleſſe, ne ſont point malades pendant la geſtation. La groſſeſſe n'eſt une maladie que pour les femmes en qui des organes énervés rendent toutes les fonctions pénibles; que pour ces machines frêles & délicates, en qui chaque digeſtion eſt une courte maladie.

Les autres parviennent pour l'ordinaire au terme de leur grossesse, sans autre infirmité que la gêne inséparable de cet état.

La durée de la gestation varie dans les différentes espèces d'animaux. Dans l'une elle est de onze mois, dans l'autre de cinq; dans celle-ci de six semaines, dans celle-là d'un mois; dans l'espèce humaine elle est communément de neuf mois. Ce seroit outrager la raison, que de recourir à l'autorité d'Hippocrate & d'Aristote pour établir un fait aussi généralement admis, & qui frappe aussi fréquemment les yeux de la multitude. Si le sentiment de ces auteurs est de quelque poids & mérite quelque considération, c'est lors-

qu'il s'agit de conſtater la réalité de quelque exception ſurvenue dans l'ordre que la nature ſemble s'être aſſujettie à ſuivre conſtamment. Ces hommes & leurs ſemblables, plus exercés à ſuivre les diverſes inflexions de ſa marche, ſont plus à même d'y appercevoir les écarts qui échappent aux yeux diſtraits du vulgaire; l'on peut, dans ce cas, prêter à leurs déciſions ce degré d'aſſentiment qu'on doit au rapport d'un homme clair-voyant & déſintéreſſé, dans une matière qui n'admet que des probabilités, & pas une preuve phyſique. Lorſqu'Hippocrate, Ariſtote, Lieutaud, Buffon, M. Petit, & tant d'autres écrivains capables d'en impoſer par leur ſavoir & par la ſupé-

riorité de leurs talens, nous difent que la durée de la groffeffe quelquefois fe prolonge jufqu'au dixième, au onzième, & au douzième mois, on peut les en croire, non point parce qu'ils l'ont dit, mais parce qu'un fait qui ne répugne point à l'efprit, & qui ne choque point la jufteffe & l'ordre naturel des idées, avancé par des hommes inftruits, doit être cru, fi on n'a pas une preuve complette & démonftrative du contraire.

Ceux qui foutiennent l'impoffibilité des naiffances tardives, ont tout le défavantage qu'on a lorfqu'on défend une propofition négative. Auffi leurs raifonnemens fe reffentent-ils de la foibleffe & de l'incertitude des prin-

cipes ſur leſquels ils établiſſent leurs prétentions. Tantôt ils diſent que les loix de la phyſique s'oppoſent aux accouchemens tardifs ; que l'ordre de la nature qui a fixé la durée de la groſſeſſe à neuf mois dans l'eſpèce humaine, eſt invariable : tantôt en s'embarraſſant peu ſi le fait exiſte ou non, & n'en enviſageant que les conſéquences, ils certifient que ſi le terme de l'accouchement pouvoit varier, le trouble & la confuſion s'empareroient de la ſociété. En changeant ainſi de queſtion, en invoquant d'abord des loix de phyſique qu'on ne connoît point, & un ordre dont les reſſorts nous ſont cachés, & en voulant enſuite décider de la réalité d'un fait naturel par les ſuites

morales qu'il pourroit avoir, ils reſſemblent à des hommes qui, marchant ſur un terrain infidèle & peu sûr, portent en tremblant leurs pas çà & là ſans les fixer nulle part, ou à des ouvriers mal-adroits qui, choiſiſſant parmi de mauvais inſtrumens, rejettent ſucceſſivement ceux qui ſe préſentent, & finiſſent par prendre le pire de tous.

La plupart des médecins & des naturaliſtes anciens penſoient que le terme de l'accouchement n'eſt point auſſi fixe dans l'eſpèce humaine, que parmi les animaux; & en cela ils étoient vraiſemblablement meilleurs obſervateurs & meilleurs philoſophes que les modernes qui les contrediſent, ſous prétexte que le ſiècle où ils vi-

voient n'étoit point encore éclairé par le flambeau de la physique. La physique nous a sans contredit appris beaucoup de choses, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle nous ait dévoilé la raison de ces périodes que les corps vivans affectent dans leurs opérations. Elle nous laisse encore ignorer pourquoi les accès des fièvres reviennent tous les jours, ou de deux jours l'un, à la même heure ; pourquoi les crises des maladies se préparent & se mûrissent dans un temps déterminé, pourquoi les dents viennent à un certain âge, pourquoi la faculté d'engendrer commence & cesse à des époques marquées : enfin, la physique ne nous a pas plus instruits sur la cause qui fixe la durée

de la grossesse à neuf mois, que sur celle qui assigne vingt-un jours à l'incubation du poulet.

Les médecins qui combattent l'opinion favorable aux naissances tardives, ne sauroient indiquer une loi de physique, de laquelle il découle nécessairement que l'enfant doit venir au monde neuf mois après la conception. Si, de ce que cela arrive très-souvent, ils en concluent qu'il doit avoir toujours lieu, ils se trompent en tirant cette conséquence. La répétition fréquente d'un fait ne prouve point qu'il se répétera toujours; il n'en sauroit résulter que des probabilités & des inductions morales toujours insuffisantes pour une démonstration.

Les autorités dont ils tâchent de renforcer leur opinion ne ſont pas un ſecours moins impuiſſant, & la qualité des perſonnages qu'ils citent eſt tout-à-fait indifférente pour le fait qu'on veut prouver. Aſtruc, qui rejetoit les groſſeſſes prolongées, n'a pas manqué de faire uſage de ſon érudition dans une matière qui ne demandoit que de la logique. Selon la coutume des ſavans, qui ſont plus empreſſés à citer, que délicats ſur le choix de leurs citations, il produit ſur la ſcène Ménandre, Plaute, Térence, Virgile, pour contre-balancer le ſentiment des philoſophes & des médecins anciens & modernes, qui ſoutiennent que l'accouchement peut quelquefois être retardé au-delà

du dixième mois. Vraisemblablement Virgile ne prétendoit pas résoudre un problême d'histoire naturelle, lorsqu'il disoit en termes poétiques & harmonieux à un enfant, qu'il avoit coûté dix mois de dégoûts & de peines à sa mère (*) : mais, eût-il eu cette intention, son témoignage n'en auroit pas plus de force, il n'en seroit pas plus compétent pour établir la possibilité des accouchemens tardifs.

Astruc (**) regarde sur-tout comme un argument sans réplique, la dis-

(*) *Matri longa decem tulerunt fastidia menses.*
Eclog. IV.

(**) *Maladies des Femmes*, Tome VIII, page 292.

position des loix romaines qui ferment la succession aux enfans nés plus de dix mois après la mort du mari de leur mère. Mais on ne voit pas pourquoi des loix seroient plus décisives que le rapport des auteurs les plus graves : les loix étant l'ouvrage & l'expression de la volonté des hommes, elles ne sauroient avoir plus de valeur pour éclaircir une question de philosophie, que n'en ont tous les autres témoignages humains.

Ce n'est pas ici le cas de regarder une loi comme un oracle qu'on doive recevoir avec une soumission respectueuse. Si elle a un caractère sacré, ce n'est que pour les lieux & pour les temps pour lesquels elle a été faite, & que relativement à

l'objet sur lequel elle statue. D'ailleurs, les motifs qui font établir une loi, sont souvent moins fondés sur la vérité physique des choses, que sur le rapport qu'elles peuvent avoir avec l'intérêt de la société. On a voulu que les enfans qui naîtroient plus de dix mois après la mort de leur père, n'eussent pas de droit à sa succession. Cette loi peut être très-sage, parce qu'il est assez rare qu'une femme accouche après le dixième mois de sa grossesse, pour qu'on n'ait point à craindre beaucoup les effets de cette disposition. Au lieu que les inconvéniens qui résulteroient d'un terme indéfini pour l'accouchement, se répéteroient peut-être à chaque instant;

l'incertitude sur l'origine des citoyens en jetteroit beaucoup sur leurs droits, semeroit la défiance dans le sein des familles, relâcheroit les liens du sang, & par conséquent ceux qui nous attachent à la patrie. Les législateurs ont mieux aimé s'exposer à commettre quelques injustices particulières, que laisser une carrière ouverte à la corruption des mœurs, & sacrifier quelques membres, que courir le risque de voir périr tout le corps. Ainsi, en décidant que le terme de l'accouchement seroit fixé à dix mois, ils n'ont pas prétendu que naturellement il ne puisse aller au-delà, mais que le bien de la société exige qu'il n'y ait d'accouchemens légitimes que ceux qui se font à ce terme.

Mais il s'eſt trouvé des gens plus ſévères que la loi, qui ont décidé du haut de leur tribunal, que l'accouchement devoit ſe faire au terme précis de neuf mois révolus; d'autres ont eu l'indulgence d'accorder dix jours au-delà. On ſera toujours étonné que des hommes qui ignorent encore les cauſes phyſiques des fonctions les plus ſenſibles & les plus familières du corps humain, qui peut-être ne ſauront jamais la véritable raiſon qui fait mouvoir leur pied, aient oſé prendre le ton le plus déciſif & le plus tranchant ſur une matière qui laiſſe à peine quelque place aux plus modeſtes conjectures, prononcer dogmatiquement ſur ce qui eſt ou n'eſt pas poſſible,

aſſigner des bornes à la nature, comme s'ils en connoiſſoient parfaitement les reſſorts, & l'aſſujettir à une préciſion mathématique qu'elle ne connoît peut-être point.

Ils s'appuient ſur l'ordre apparent que ſuivent les diverſes productions végétales & animales, & ſur l'égalité prétendue des intervalles qu'elles mettent entre les différens degrés ou les différentes époques de leur développement. Mais, outre qu'il leur eſt très-difficile de faire voir une exacte égalité dans le temps que les individus de chaque eſpèce mettent à ſe développer, ce n'eſt que par le plus vicieux raiſonnement qu'ils ſe ſont ſervi de l'exemple des végétaux & des animaux, pour dé-

cider

cider une question relative à l'espèce humaine. D'ailleurs on sait à présent avec certitude que la gestation se prolonge plus ou moins dans les différentes espèces d'animaux; on s'est assuré dans les campagnes, que les vaches qui portent ordinairement neuf mois, ne mettent bas quelquefois que vers le milieu du onzième mois. Ils paroissent n'avoir pas mis assez de différence entre la vraisemblance qui résulte d'une simple analogie, & la force triomphante d'une preuve physique. Ils ont d'ailleurs manqué de faire une distinction essentielle qui a même échappé à leurs adversaires.

Tous les êtres qui composent l'univers sont liés entre eux par des

rapports généraux & des propriétés communes, en vertu desquelles ils suivent les loix qui sont les mêmes pour tous. Mais quelques-uns ont des propriétés particulières qui leur donnent une tendance spéciale & propre; de sorte que, quoique emportés par l'impulsion générale, ils sont soumis à une impulsion particulière, de laquelle il résulte en eux une marche, des mouvemens & des effets particuliers. Plus les corps ont de ces propriétés particulières qui les distinguent de la matière commune, plus ils paroissent indépendans des loix générales qui dirigent celle-ci. Les végétaux, par exemple, sont au-dessus d'elle par leur organisation, à laquelle ils doivent des

qualités qui paroissent tenir peu aux attributs généraux de la matière brute & inerte. Cependant, comme ils ont plus de rapport avec elle, que n'en ont les animaux qui diffèrent des végétaux par le mouvement progressif, & par les différens degrés de moralité qui les caractérisent, ils sont subordonnés plus sensiblement à sa marche uniforme & constante. Les plantes, pour germer, croître, se développer & se reproduire, ont besoin de l'impulsion périodique & régulière du soleil, qui, en passant sur notre hémisphère, vient les arracher au sommeil profond dans lequel elles resteroient peut-être ensevelies sans lui; quoiqu'on puisse néanmoins observer que toutes leurs

opérations & tous leurs mouvemens ne ſont pas tellement proportionnés & liés à l'action de ce mobile, qu'elles n'aient des mouvemens propres qui dépendent du degré de ſenſibilité dont elles ſont douées. D'ailleurs, les plantes étant deſtinées à végéter toujours ſur le même ſol & dans le même climat, il s'enſuit que l'ordre de leur dévéloppement doit être aſſez régulier.

Les animaux ſemblent tout-à-fait indépendans du principe qui règle la marche des plantes; ils vivent, croiſſent & ſe reproduiſent dans tous les climats & dans toutes les ſaiſons. Cependant ils ſuivent des loix aſſez conſtantes, leurs fonctions s'exécutent avec aſſez de régularité,

parce que le principe vital qui les dirige ne s'occupe que de cet objet; & que chacune de ces fonctions demandant un espace de temps déterminé, il mesure ses mouvemens en conséquence. Dans l'espèce humaine, le moral a quelquefois tant d'activité & tant d'empire sur les mouvemens physiques du corps, qu'il en arrête, accélère ou pervertit le cours; ce qui doit changer beaucoup l'ordre & la quantité de temps que les diverses fonctions vitales & animales exigent. La pensée & la volonté semblent détacher l'homme de la grande chaîne qui lie tous les autres êtres; & les fils imperceptibles par lesquels il y tient, sont assez lâches pour lui permettre

quelquefois de s'éloigner un peu de la marche exacte & droite qu'ils ſont obligés de ſuivre. Auſſi a-t-on obſervé (*) que dans les hommes ſimples, & dont les paſſions ſont calmes, tels que les habitans de la campagne, les criſes qui ſont une des grandes fonctions vitales de l'état de la maladie, ſe font d'une manière exacte & conforme à ce que les accidens nous en ont dit. Dans les hommes occupés long-temps de fortes paſſions, le trouble & le déréglement de l'ame ſe communiquent au corps, en altèrent les fonctions, & le diſpoſent à cette

(*) *Baglivi praxeos medicæ*, Lib. II, chap. 12.

foule de maladies qui diſtinguent ſi cruellement l'eſpèce humaine de toutes les autres eſpèces (*). Les mouvemens vitaux doivent y être tantôt précipités & tantôt ralentis, ſelon la différente aſſiette où ſe trouve l'ame, & le différent caractère de la paſſion qui la domine.

La geſtation eſt une fonction animale ſujette aux mêmes accidens que toutes les autres fonctions; elle peut être avancée ou retardée. En effet, l'avortement eſt plus commun dans l'eſpèce humaine, que parmi les animaux, & il doit fournir une induction raiſonnable pour les naiſſances

(*) Sthal, *de frequentiâ morborum in homine præ brutis.*

tardives. Lorsqu'elles ont lieu, on pourroit avec bien plus de fondement les attribuer à l'irrégularité des mouvemens de la nature, ou assoupie, ou troublée par quelque affection désordonnée, qu'à des raisons tirées du volume ou de l'imperfection de l'enfant. Car il semble que dire que l'enfant naît à dix ou onze mois, parce qu'à neuf il n'avoit pas encore acquis tout l'accroissement & le volume qui le met en état de solliciter la matrice à se débarrasser de lui, c'est se servir de la raison qu'allègue Rabelais pour la naissance de Gargantua qu'il fait naître à onze mois.

Cette raison ne sauroit être proposée sérieusement, d'autant plus que

l'état des enfans qui naiſſent dans les différens temps de la groſſeſſe ne la juſtifie point. Les accouchemens prématurés qui ſe font avant le ſeptième mois, ne préſentent pour l'ordinaire que des réſultats imparfaits, que des êtres dont les organes ne ſont pas encore aſſez formés ou aſſez forts pour conſerver la vie qu'ils ont reçue : on ne peut point par conſéquent dire d'eux que le volume de leur corps a excité la matrice à ſe contracter & à précipiter l'accouchement. Les enfans qui naiſſent à neuf mois ne ſont pas toujours bien conformés, bien ſains & bien volumineux ; il y en a parmi eux de ſi chétifs, qu'ils n'auroient dû voir le jour qu'au onzième ou

douzième mois, si la nature régloit sa marche sur la perfection que doivent recevoir ses ouvrages.

Le caractère de ses opérations est d'être exécutées à peu près dans des intervalles de temps déterminés, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles se terminent mal; ce n'est pas leur succès qui décide de leur durée. Dans les crises des maladies, la nature combat les principes de mort qui menacent la machine; & ce combat finit toujours à des jours marqués, soit qu'il tourne à son avantage, soit qu'elle y succombe. Il en est de même de l'accouchement, qui est une espèce de crise. Dans le cours ordinaire des choses, il se fait à la fin du neuvième mois de la gros-

fesse, indépendamment de l'état où peut se trouver l'enfant à cette époque; mais, comme les crises peuvent être troublées par l'effet d'un mauvais traitement, par l'inconduite, & sur-tout par les mouvemens déréglés de l'esprit des malades, le terme de la grossesse peut aussi quelquefois être changé par des causes semblables. On conçoit qu'une sensibilité inquiète de la matrice & des mouvemens irréguliers de cet organe, excités par quelque passion vive, peuvent avancer l'accouchement, comme un défaut d'énergie de la part de ce même organe, produit par des causes morales ou autres, peuvent le retarder.

Nous sommes entrés dans une

discussion qui n'intéresse la femme qui vit selon la nature, qu'autant qu'elle peut l'encourager à ne point s'en écarter; & comme la nature fait tout à temps & tout bien, lorsqu'elle n'est point interrompue, on doit s'attendre que la femme qui suit exactement ses loix, accouchera au terme qu'elle a marqué pour cette opération, c'est-à-dire à la fin du neuvième mois.

Nous avons dit que si des causes accidentelles & rares font quelquefois varier le terme de l'accouchement, on devoit plutôt les tirer, dans la femme, des déterminations propres du principe vital distrait ou troublé dans ses mouvemens ordinaires, que de la disposition actuelle

tuelle

tuelle de l'enfant dont la vigueur ou la foibleſſe, la groſſeur ou la petiteſſe n'ont, ainſi que toutes les autres circonſtances extérieures trop ſouvent & trop gratuitement alléguées, qu'une très légère influence ſur l'acte qui produit l'accouchement.

L'erreur qui a fait chercher ailleurs les cauſes déterminantes de l'accouchement naturel, a donné naiſſance à une infinité d'hypothèſes, la plûpart ridicules, mais toutes fauſſes. Les uns ont cru que la faim excitoit le fœtus à ſe débattre & à s'échapper de la matrice; les autres ont attribué ſa ſortie au beſoin de reſpirer; quelques-uns au beſoin d'uriner, quelques autres à la colique occaſionnée par le *meconium*;

enfin chacun s'eſt mis à la place de l'enfant, & lui a prêté les affections qu'il eût le plus redoutées dans une priſon pareille à celle où le fœtus eſt enfermé. On ſent le vide de toutes ces explications, pour peu qu'on faſſe attention que ſouvent l'enfant eſt mort dans le ſein de la mère, ſans que l'accouchement ſe faſſe avec plus de difficulté; & ce fait ſeul démontre que le fœtus eſt ou peut être abſolument paſſif dans cette opération naturelle.

Elle dépend donc directement de l'organe dans lequel le fœtus eſt contenu. En effet, cet organe, au terme marqué par la nature, combine ſes mouvemens de manière que l'enfant qu'il tient en dépôt, preſſé

de tous côtés, eſt néceſſairement forcé d'en ſortir par l'iſſue qui lui eſt offerte, comme feroit le noyau d'un fruit dont l'écorce auroit la faculté de ſe contracter dans tous les points de ſon étendue. La matrice, comme une écorce active & ſenſible, en s'agitant & en ſe contractant, rompt les foibles adhérences par leſquelles les membranes qui enveloppent le fœtus tiennent à ſa partie concave, & répète ſes ſecouſſes non-ſeulement juſqu'à ce que les membranes, l'enfant, & les eaux dans leſquelles il nage, ſoient ſortis, mais encore juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit débarraſſée des humeurs déſormais ſuperflues dont elle ſe trouve encore engorgée après l'accouchement.

On veut ſavoir tout, & on demande quel eſt le principe qui détermine la matrice à ſe contracter de cette manière. Un auteur célèbre (*) prétend que ce viſcère, ſucceſſivement diſtendu pendant tout le temps de la groſſeſſe à meſure que le fœtus augmente de volume, & parvenu, vers la fin du neuvième mois, au dernier degré d'extenſion dont il eſt ſuſceptible, réagit contre l'objet qui le diſtend & l'irrite, & que l'accouchement eſt le fruit de cette réaction. Quoique les déciſions de ce médecin méritent beaucoup d'égards, il nous ſemble que ſi jamais la matrice doit être irritée par la

(*) M. Petit, médecin de la faculté de Paris.

présence du fœtus, ce doit être dans le commencement de la grossesse, lorsqu'elle est forcée pour la première fois de s'étendre, & que le corps étranger qui la presse commence à altérer ses dimensions naturelles; elle doit être alors d'autant plus sensible à la violence qu'elle souffre, qu'elle n'y est point encore accoutumée; c'est alors qu'elle doit réagir avec force, & avec tout l'avantage que lui assure l'ouvrage encore mal affermi de la génération. Mais au lieu de réagir, elle se distend & s'épanouit. Les corps organisés ne se dilatent que pour le plaisir, ils vont au-devant des causes qui le produisent, ils étendent leur surface pour multiplier la sensation qui les

flatte : au contraire, ils ſe contractent & ſe reſſerrent pour ſe ſouſtraire à la douleur, ils voudroient s'anéantir ſous l'objet qui les bleſſe. La matrice ſe contracteroit donc dans les premiers temps de la groſſeſſe, & les fruits qu'elle doit porter ne parviendroient jamais à leur maturité.

Quelques-uns diſent que l'enfant, après avoir fait la *culbute*, tombe ſur le col de la matrice, & y produit par ſon poids une irritation qui excite cet organe à s'ouvrir, & à lui offrir un paſſage. Par la raiſon que nous venons d'expoſer, l'impreſſion que fait l'enfant s'opérant immédiatement ſur l'orifice interne de la matrice, cet orifice devroit plutôt ſe fermer davantage que s'ouvrir ;

& rien ne formeroit un plus grand obſtacle à l'accouchement, que cette circonſtance qu'on fait tant valoir pour expliquer le mécaniſme de cette opération.

Nous nous bornons à ces réflexions que nous pourrions pouſſer plus loin, pour faire voir combien les explications mécaniques ſont haſardées, lorſqu'il s'agit d'expoſer l'enchaînement de fonctions qui conſtitue le ſyſtême animal. Cet enchaînement offre ſans contredit beaucoup d'effets ſecondaires & paſſifs qui ſont une ſuite néceſſaire de la diſpoſition mécanique des organes. Dans la groſſeſſe, par exemple, la compreſſion qu'exerce l'enfant ſur les différentes parties qui ſont contenues

dans le bassin, en gêne pendant quelque temps les fonctions; les sécrétions & les excrétions y sont plus ou moins troublées, le cours des humeurs s'y trouve plus ou moins dérangé : mais, dans tout ce que les grandes opérations des corps vivans ont d'actif & de spontané, les idées de mecanisme sont plus propres à nous faire prendre le change, qu'à nous éclairer sur leur véritable nature, & on ne parviendra jamais à la faire connoître, sans recourir à un être ou à un principe indépendant des loix que suivent les corps inanimés, agissant avec choix & mesure, & de la manière la plus favorable à un but déterminé.

Les causes finales que quelques

philofophes voudroient bannir, comme un principe ftérile, (ce qui eft peut-être vrai en phyfique) font, en médecine, le fondement des plus folides vérités que les anciens, & fur-tout Hippocrate, nous aient tranfmifes. On a peut-être cru qu'il étoit trop trivial & trop vulgaire de penfer que l'agent qui préfide à la formation de nos corps nous ait fait la bouche pour manger, les yeux pour voir, & les oreilles pour entendre. Nous ignorons s'il faut beaucoup d'efforts & de fubtilité pour fe dérober aux premières notions du fens commun; mais il nous femble que ceux qui rejetent tout-à-fait les caufes finales, s'écartent peut-être autant du vrai, que ceux qui en

ont le plus abusé; car il faut avouer que certains écrivains en ont fait un étrange usage. Pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, nous pourrions citer *Astruc*, qui dit (*) que les enveloppes du fœtus, en s'engageant en même temps que lui dans l'orifice de la matrice, servent à tapisser ce passage, & à le défendre contre les froissemens du fœtus *& des doigts de la sage-femme.* Croire que la nature, en disposant les objets qui doivent seconder l'accouchement, ait pensé à la maladresse des accoucheurs & des sages-femmes, c'est lui supposer une prévoyance qui malheureusement ne

(*) *Maladies des Femmes*, Tome V, p. 375.

seroit que trop nécessaire, mais qu'elle n'a guères pour les fautes que nous pouvons commettre : elle a tout fait pour le mieux en notre faveur ; tant pis pour nous, si nous gâtons son ouvrage. *Il falloit*, dit le même auteur, *que son visage* (du fœtus) *fût tourné du côté de l'os sacrum, pour empêcher que son nez ne fût écrasé par les os du pubis, & qu'il ne fût étouffé par l'irruption des eaux de l'amnios* (*). Un enfant qui vient de vivre neuf mois dans l'eau, être étouffé lorsqu'il en sort, par quelques gouttes d'eau ! A-t-on jamais eu une idée aussi fausse ?

Sans prêter donc à la nature des

(*) *Ibid.* page 361.

craintes frivoles, ou l'aſtreindre à des détails qu'elle dédaigne, on peut raiſonnablement croire qu'après avoir fait prendre aux différens organes deſtinés à concourir à la génération, les modifications les plus convenables à la conception de l'enfant, & à ſa conſervation pendant la groſſeſſe, elle leur donne auſſi celles qui peuvent le faire ſortir avec le moins d'inconvénient du ſein de la mère. Aux approches du temps où doit ſe faire l'accouchement, il s'opère une révolution ſenſible dans l'état phyſique & moral de la femme : ſon ventre s'affaiſſe & préſente moins de ſaillie. On prétend que ce changement eſt l'effet de la culbute de l'enfant, qui, après avoir été pen-

dant tout le temps de la grossesse situé la tête en haut, le visage tourné vers le ventre de la mère, & les membres ramassés en forme de peloton, tombe à la fin du neuvième mois la tête en bas, & la face dirigée vers le dos de la mère, sur la partie de la matrice qui doit s'ouvrir pour le laisser passer. Il y a apparence que cette espèce de chûte de l'enfant est plutôt le produit des premières oscillations de cet organe qui commence à s'ébranler, & qui, semblable à un vase agité, change nécessairement la situation des objets qu'il contient, qu'une suite des loix de l'hydrostatique, dont il seroit aussi difficile de trouver ici l'application, que de toutes les autres

loix de mécanique qu'on invoque ſouvent ſi mal à propos. Soit que de cette chute il réſulte une ſecouſſe qui de la matrice ſe communique à toute la machine, ſoit que les premiers mouvemens de cet organe aillent de proche en proche réveiller la ſenſibilité de tous les autres, la femme ſouffre moins de gêne & de mal-aiſe qu'auparavant ; elle éprouve au contraire ce ſentiment de légéreté, de courage & de force qu'on montre pour les commencemens d'une grande entrepriſe.

Mais cette heureuſe diſpoſition s'évanouit aux premières atteintes (*)

(*) Les accoucheurs appellent *mouches* les premieres douleurs, parce qu'elles ſont aſſez

de la douleur. Elles ſont la ſuite des premiers efforts un peu conſidérables de la matrice & des autres parties auxiliaires qui influent ſur l'accouchement. A meſure que ces efforts augmentent, les tiraillemens & les contorſions qu'ils néceſſitent, faiſant aux fibres une violence proportionnée à leur délicateſſe, la douleur, qui n'eſt peut-être de la part de l'ame qu'une crainte extrême de les voir détruire, redouble, devient plus vive & plus continue : elle devient quelquefois ſi forte, que la

---

paſſagères & peu vives. On donne le nom de *fauſſes* à celles qui, bornées dans la région des reins, ne s'étendent point encore juſqu'à la partie inférieure de l'hypogaſtre.

femme ſuccomberoit à l'épuiſement qui l'accompagne, ſi la nature ne prenoit le parti de la faire ceſſer de temps en temps, en ſuſpendant les efforts qui la produiſent; elle leur fait même quelquefois ſuccéder les douceurs du ſommeil, pour réparer plus efficacement les forces perdues. Ce ſommeil néanmoins eſt bientôt interrompu par de nouvelles douleurs, qui annoncent que la nature reprend ſon ouvrage.

Pendant ces alternatives de travail & de repos plus ou moins répétées, le ſac membraneux où le fœtus eſt enfermé, & dont la nature ſollicite l'expulſion, s'engage dans l'orifice de la matrice : ſe trouvant de plus en plus comprimé par les ſecouſſes

combinées du fond & des parois de cet organe, il ſe rompt, les eaux qu'il contient s'échappent, du moins en partie, & ſont bientôt ſuivies de l'enfant. O Rubens! je laiſſe à ton pinceau le ſoin de rendre cet état touchant, où les dernières impreſſions d'une douleur qui s'éteint ſe mêlent encore dans la femme à la ſérénité de la joie la plus pure; où l'abattement, produit par des ſouffrances qui viennent de ceſſer, n'eſt point encore effacé par les plus doux ſentimens qui puiſſent remplir l'ame; où la crainte, aſſez naturelle quand on ſouffre, de perdre le jour, vient de faire place au plaiſir délicieux de l'avoir donné à un nouvel être!

Mais pourquoi faut-il que cet état

ſoit le prix d'une ſuite d'incommodités, & d'une gradation de douleurs ſouvent inſupportables? & pourquoi ſommes-nous encore ici réduits à envier le ſort des animaux, chez leſquels la groſſeſſe eſt ſans embarras, & l'accouchement preſque ſans ſouffrance, ou du moins exempt des ſuites fâcheuſes ou funeſtes qu'il a ſi ſouvent dans l'eſpèce humaine? On auroit tort cependant de taxer la nature d'injuſtice. On trouve encore des peuples en qui ſon empreinte primitive n'a point été détruite par les abus d'une ſociété raffinée, & chez leſquels les femmes jouiſſent preſque des mêmes priviléges que les femelles des animaux. « Les femmes » des Oſtiacks, eſt-il dit dans l'*Hiſtoire*

générale des Voyages (*), » n'ont aucune inquiétude sur le temps de » leur accouchement, & ne prennent » aucune de ces précautions que la » délicatesse des Européennes leur » rend presque indispensables. Elles » accouchent par-tout où elles se » trouvent, sans être embarrassées; » elles, ou les personnes qui les » aident, plongent le nouveau-né » dans l'eau ou dans la neige; & » les mères reprennent aussitôt leurs » occupations ordinaires, ou continuent leur marche si elles sont en » voyage ». Comme ce peuple est voisin des Samoïedes, & se trouve situé entre le 59e & le 60e degrés

(*) Tome XVIII, page 517.

de latitude feptentrionale, on ne manque pas d'attribuer cette conftitution vigoureufe à la rudeffe du climat.

Cependant dans la même Hiftoire(*) on lit que les femmes des habitans de l'ifle d'Amboine, vers le 3e degré de latitude méridionale, font dans le même cas; & l'auteur ou le compilateur de cette Hiftoire, en rapportant ce fait, en trouve la caufe dans la chaleur du climat, qui rend, dit-il, les membres des femmes fouples & capables de fe prêter fans peine aux efforts de l'accouchement. On peut voir par là combien font verfatiles les explications qu'on tire

(*) Tome XVII, page 90.

du *froid* & du *chaud*; & comment, dans le jargon des mécaniciens, des causes tout-à-fait opposées peuvent servir avec plus de vraisemblance que de vérité à rendre raison du même effet. Nous le répétons encore, on ne considère pas assez souvent ce que peuvent les mœurs & l'habitude. Dans tous les climats, la nature a donné aux hommes & aux animaux les facultés nécessaires pour remplir les fonctions de la vie avec aisance. Les premiers, bien souvent en pervertissent l'usage, en comptant plus sur les secours étrangers que sur elles, & en croyant que la mollesse, les soins & l'abondance de toutes choses, puissent les suppléer.

Sans aller chercher des exemples auſſi éloignés que ceux que nous venons de rapporter, on ſe déſabuſeroit peut-être d'une erreur ſi dangereuſe, ſi on comparoit ſans prévention, même dans nos climats, les femmes de la campagne avec celles des villes. Les premières, continuellement diſtraites par des occupations néceſſaires, ſe trouvent ſouvent au milieu de leur groſſeſſe ſans preſque s'en être aperçues; & c'eſt déja beaucoup de gagné. Ce nouvel état, ſans rien changer dans le cours de leur ſanté ni dans leur manière de vivre, ne les oblige qu'à quelques ménagemens plus néceſſaires pour l'enfant, que pour elles. Parvenues à la fin du neuvième mois,

comme elles ne ſont point preſſées d'accoucher, elles n'aggravent point les peines qui accompagnent cette fonction, par les inquiétudes d'une atteinte chagrinante. La nature les ſurprend quelquefois au milieu des travaux ruſtiques qui les ont occupées pendant leur groſſeſſe, & qui n'ont fait que les diſpoſer à mieux ſupporter celui de l'accouchement. Trouvant en elles des organes robuſtes & une ame calme, elle opère ſans contradiction, & les délivre par conſéquent avec moins de ſouffrance & plus de célérité. Les ſuites de l'accouchement, qui ſont en partie une maladie réelle pour le plus grand nombre des femmes de la ville, & en partie une eſpèce d'éti-

quette & de convention, qui les aſſujettit, pendant un temps déterminé, au régime des malades lorſqu'elles ne le ſont plus, ne ſont preſque rien pour les femmes de la campagne. La nature n'ayant ni caprice, ni excès à combattre en elles, ne s'occupe que de leur rétabliſſement; &, comme elles ne donnent rien à l'opinion ni à l'uſage, elles jouiſſent auſſitôt qu'il leur eſt poſſible des bienfaits de la nature. Elles n'ont pas le temps de ſe traîner méthodiquement pendant pluſieurs ſemaines d'un lit ſur une chaiſe longue; elles ont preſque toujours ce courage qui multiplie les forces, & que la néceſſité donne quelquefois même aux femmes de la ville. Parmi

celles-ci,

celles-ci, il n'eſt pas rare de voir des femmes d'ouvriers peu aiſés, qui s'en vont à pied chez une ſage-femme au moment de leurs couches, & qui s'en retournent de même le lendemain, libres & exemptes des accidens que la femme riche n'évite pas toujours au milieu des précautions étudiées qu'on prend pour elle : leur fortune ne leur permet pas d'être incommodées plus de trois ou quatre jours. Il ſemble que la nature nous donne des forces en proportion du beſoin que nous avons d'en faire uſage. Nous avons connu une jeune fille qui trouva le moyen de dérober à la connoiſſance de tous ſes parens les marques humiliantes d'une foibleſſe, & l'opération qui l'en délivra. Comme

ſa groſſeſſe n'avoit point été légitime, elle n'eut pas le droit d'être malade.

Quant à la plupart des femmes de la ville, & ſur-tout des femmes riches, au lieu du courage capable d'anéantir le ſentiment du mal, tout concourt à nourrir en elles la puſillanimité qui le rend plus vif. L'avide curioſité avec laquelle on tâche de découvrir ſi elles ſont enceintes, le nouveau régime auquel on les ſoumet lorſqu'elles ſont déclarées telles, les égards, les ſoins empreſſés, les alarmes feintes ou vraies qui règnent autour d'elles, le nombre des gens qui les aſſiègent, l'inaction à laquelle on les condamne, doivent leur donner une idée effrayante de leur état, & ſemblent les diſpenſer de ſe

ſervir de leurs propres forces, & par là les rendre nulles. La foibleſſe & l'inertie de leur ame paſſant juſqu'à leurs organes, ne peuvent que les diſpoſer à une groſſeſſe orageuſe, & leur préparer un accouchement douloureux, & quelquefois fatal. L'inſtinct qui veille à la conſervation de nos jours, qui ſait ſi bien ſe ménager des reſſources dans les maux les plus graves, doit s'affoiblir & ſe perdre dans la foule des ſecours dont on accable quelquefois les malades. Qu'auroit-il à faire lorſque tant de gens agiſſent pour lui?

L'accouchement eſt une fonction animale dont vraiſemblablement la nature n'a pas voulu faire une maladie. Cette fonction s'exerce preſque ſans

douleur, & ſans danger dans les animaux. Dans tous les lieux où les moyens de la ſeconder n'ont point été réduits en art, les femmes ont pour l'ordinaire des couches moins pénibles & plus heureuſes, que dans les endroits qui fourmillent d'accoucheurs & de ſages-femmes. D'où viendroit cette différence, ſi ce n'eſt de celle des mœurs, & de la différente manière dont les unes & les autres ſont traitées, ou de l'abus qu'on fait, dans ces derniers lieux, d'un prétendu ſavoir?

Si la délicateſſe qui réſulte d'une vie molle & inactive rend les mouvemens de la matrice plus douloureux, on doit imputer l'irrégularité qui les rend quelquefois funeſtes pour

la mère & pour l'enfant, à une ſenſibilité égarée qui l'excite à des efforts preſque toujours mal dirigés, & preſque toujours exécutés à contre-temps. C'eſt dans ce déſordre que l'enfant prend ces ſituations déſavantageuſes dont les accoucheurs & les ſages-femmes exagèrent ſans contredit le péril, pour mettre plus de prix à leur manœuvre, mais qui rendent en effet l'accouchement plus long & plus laborieux ; déſordre entretenu & augmenté par l'embarras que doit naturellement faire naître la préſence d'une multitude de perſonnes, les unes chères, les autres odieuſes, quelques-unes inconnues, qui rempliſſent pour l'ordinaire la chambre d'une femme qui accouche ; par les

tourmens d'une pudeur trop peu ménagée ; par un air d'importance trop affecté, que les assistans, & ceux qui doivent opérer, mettent à la chose dont ils sont occupés. Tous ces objets doivent exciter dans la femme différens sentimens qui, en partageant son âme, croisent nécessairement l'action organique des parties qui doivent exécuter l'accouchement. Heureuse ! si des sages-femmes ou des accoucheurs trop entreprenans ne vont point, par des tentatives précoces, solliciter en elle une nature qui n'est pas encore prête à se donner, précipiter ses mouvemens, & par conséquent faire avorter le fruit qu'on en doit attendre, fatiguer des parties déjà trop irritées, & rendues trop sensibles par

l'orgafme & la tenfion qu'elles fouffrent, & entraîner la mère & l'enfant dans une ruine inévitable.

Les femmes qui ont le bonheur de n'être point excédées par une cour nombreufe, & en qui rien ne déconcerte la nature, font peu fujettes à ces cataftrophes qui, bien loin de décréditer l'opérateur qui en eft fouvent la caufe, ne font que le faire paroître plus néceffaire. La nature, lorfqu'elle agit feule, fait tellement combiner & graduer fon action, qu'elle ne fait que ce qu'elle doit faire. Eh! comment ne viendroit-elle pas aifément à bout d'une opération pour laquelle elle a tout prévu & tout bien difpofé? Comment ne parviendroit-elle pas avec facilité à tirer du fein de la

matrice, d'un organe actif, flexible; & même vigoureux, un corps qui lui est familier, & qui, par sa forme & par sa consistance, ne peut guere blesser les parties qu'il touche? Comment seroit-elle embarrassée pour mettre au jour un enfant dont le siége est si voisin de l'issue par laquelle il doit sortir, elle qu'on a vue quelquefois conduire sans accident des corps pointus ou tranchans à travers les détours des voies urinaires & les replis tortueux du long trajet des intestins?

Il est d'ailleurs des opérations qu'elle aime à exécuter dans le silence & dans le secret. Cet instinct délicat se manifeste même dans quelques espèces d'animaux, qui ne rempliroient jamais certaines fonctions en

présence de témoins, & qui fuient les regards de l'homme pour s'y livrer. L'accouchement par sa nature, & par toutes les circonstances qui caractérisent cette fonction, est une de celles qui, dans l'espèce humaine, demandent le plus spécialement d'être couvertes d'un voile. Il n'est pas douteux qu'on ne la secondât d'une manière plus efficace, si le nombre de personnes qui doivent aider une femme en couches se bornoit à deux ou trois de ses plus intimes amies, qui, par un air ouvert & gai, fissent diversion à ses souffrances, ou calmassent ses frayeurs par une contenance assurée; & à une sage-femme dont le sang-froid, la patience, la réserve & la sécurité, lui servissent de garant

pour se tranquilliser : il n'est pas douteux, dis-je, qu'on ne secourût plus utilement une femme par ce moyen, que par l'assistance tumultueuse d'un grand nombre de gens effarés, tristes, impatiens, dont les soins multipliés & souvent déplacés grossissent à son imagination le mal qu'elle peut souffrir & le danger qu'elle craint, & sur-tout par l'aspect imposant d'un homme toujours prêt à opérer, toujours armé d'instrumens suspects, & redoutables à son sexe.

Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'étoit pas faite pour être exercée par des hommes. Le caractère de cette fonction, les connoissances peu étendues qu'elle

demande, la confiance plus entière & plus abſolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres, des perſonnes du même ſexe, enfin tout y appelle les femmes : cet emploi ſemble leur être propre ; elles ont tous les avantages néceſſaires pour le remplir avec ſuccès. On ſait avec quelle adreſſe & quelle dextérité leurs mains, petites & ſouples, ſe gliſſent, s'inſinuent par-tout ſans inconvénient, ſavent pénétrer juſqu'à la ſource du mal ſans l'augmenter, & porter le remède ſur une partie malade ſans y réveiller des douleurs aſſoupies. Ce ſont ces talens précieux, ainſi que cette attention délicate qui fait deviner les beſoins qu'on n'a pas la force d'exprimer, & cette ſenſibilité éclairée

qui fait respecter jusqu'aux caprices de la malade, qui ont donné lieu à ce proverbe (*) honorable pour le sexe, que par-tout où il y a un être qui souffre, ses soupirs appellent une femme pour le soulager.

On nous dira qu'il faut des études sérieuses & longues, savoir la physique, la mécanique, & même les mathématiques, pour se rendre habile dans l'art d'accoucher. Eh! où est-ce qu'on n'a pas mis, sur-tout depuis quelque temps, la physique & les mathématiques? Tout ce qui est matériel, tout ce qui est du ressort des sens, tient sans doute à la physique & à la mécanique; on ne peut point

(*) *Ubi non est mulier, ibi ingemiscit æger.*

faire

faire un pas, on ne peut point remuer un fétu, sans que cela s'opère par les loix de la physique : mais chacun fait des opérations mécaniques, comme le Bourgeois Gentilhomme fait de la prose, c'est-à-dire sans s'en douter. Il est une méchanique naturelle que non seulement tous les hommes, mais encore tous les animaux, savent, sans l'avoir apprise. Tous font, sans y avoir été dressés, des actions où brille la plus fine méchanique; tous savent d'eux-mêmes, & sans y avoir été exercés, prendre les situations les plus commodes que leurs différens besoins demandent. Ceux qui font des traités d'accouchemens détaillent fort au long la position que doit avoir la femme en couche, & celle qui convient à l'ac-

coucheur. Les jambes de celui-ci, dit-on, doivent faire un *angle de quarante-cinq degrés*. Un opérateur, pour donner du lustre à son art, peut bien appeler cela de la méchanique & de la géométrie, mais il ne doit pas dire que c'est au-dessus de la capacité des femmes. La seule différence qu'il y a peut-être entre eux, c'est que la femme, en s'abandonnant à sa dextérité naturelle, en s'affranchissant de la contrainte d'une position déterminée, & en faisant plutôt les mouvemens que les circonstances exigent, que ceux que demande la règle, manœuvrera mieux que l'accoucheur gravement affourché sur son *angle de quarante-cinq degrés*.

L'art des accouchemens, dépouillé

des préceptes indifférens ou inutiles, & du vain étalage dont on l'a affublé, se réduit à un très-petit nombre de principes simples (*), faciles à saisir,

(*) Dans le temps que cet ouvrage s'imprimoit, il a paru un *Catéchisme* dans lequel Dufot, médecin, qui en est l'auteur, se propose d'instruire les sages-femmes de la campagne, & leur expose, d'une manière nette, claire & précise, les principes de l'art des accouchemens. Il seroit à désirer que ces notions, qui sont suffisantes, se répandissent. Elles mettroient le public en état de se passer du secours des hommes dans une fonction où leur ministère semble devoir compromettre les mœurs. Cet objet, auquel il n'appartient qu'à quelques hommes de faire toute l'attention qu'il mérite, est ce qui a excité sans doute quelques Intendans à s'occuper de l'instruction des sages-femmes. On vient d'apprendre

& très à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles sont les positions vicieuses que l'enfant peut prendre dans la matrice ; quelles sont

---

par la Gazette de France, du 25 Septembre de cette année, que la dame Ducoudrai, brévetée & pensionnée de Sa Majesté, avoit, par les soins de M. Fontette, Intendant de Caen, formé plus de cent cinquante sages-femmes dans deux cours publics qu'elle a faits. Cet exemple, sans doute, ne sera pas perdu pour les provinces. Quel que soit le prix du savoir, il tient de si près à la tentation d'en abuser, que j'ose à peine former quelques vœux pour ma patrie. Dans tout le comté de Foix, où je suis né, les accouchemens sont confiés à des femmes du bas peuple, qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie, & dont tout l'art se réduit à quelques pratiques routinieres & traditionnelles. Mais

celles qu'on peut rectifier, & celles qui, ne pouvant point être corrigées, ne laissent à l'adresse de l'artiste que le sage parti d'en diminuer, autant qu'il est possible, les inconvéniens. Encore faut-il considérer que ces principes n'ont leur application que dans les cas où la nature, ne pouvant point se suffire à elle-même, demande

elles mettent du zèle, de la patience & de la droiture, où les autres ne s'attachent qu'à faire briller le fantôme de la science; & elles n'en réussissent que mieux. Je ne me souviens d'avoir vu périr dans ma petite ville qu'une seule femme des suites de couches : il est vrai que, contre l'usage, elle avoit été accouchée par un homme. L'événement fut si malheureux, qu'on eut tout lieu de croire que la nature réprouvoit une innovation si funeste.

l'appui d'une main étrangère ; car, de l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui eſt & doit être le plus commun, peut ſe faire ſans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui inſtrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus ſouvent ſans néceſſité, & par cette raiſon même nuiſent au ſuccès de l'opération. On peut auſſi par là réduire à leur juſte valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obſtacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adreſſe & de l'habileté qu'il leur a fallu pour les ſurmonter ; détails qui ſemblent tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beau-

coup du leur & la nature très-peu du sien.

Ou, du temps des Grecs, les femmes accouchoient avec plus de facilité qu'aujourd'hui, ou ils ont mieux jugé que nous du véritable degré d'influence que la sage-femme ou l'accoucheur a dans cette fonction. Par le nom qu'ils donnoient à leurs sages-femmes, il paroît qu'ils la bornoient au soin de couper le cordon ombilical; ils les appelloient ομφαλοτομοι, coupeuses de cordon ombilical. Les femelles des animaux font cette opération avec leurs dents; & comme le cordon ombilical peut, chez eux, se passer de ligature, il y a des auteurs qui doutent que, dans l'homme, elle soit aussi essentielle que bien des gens le pré-

tendent. Il y a des obſervations pour & contre. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter cette queſtion ; mais nous croyons qu'on pourroit bien ſe tromper, ſi on enviſageoit le cordon ombilical comme une ſimple continuation des vaiſſeaux de l'enfant ou de la mère, & qu'on ne le conſidérât pas comme une pièce de rapport qui ne doit ſervir qu'en certain temps, comme un point de communication établi entre la mère & l'enfant, que la nature maintient tant qu'elle en a beſoin, mais qu'elle laiſſe dépérir & tomber lorſqu'il ne lui eſt plus utile. Après l'accouchement elle contracte, reſſerre & ferme la partie de l'enfant à laquelle il s'abouche ; &, en y interceptant le ſang & la vie

qui le faiſoient végéter, elle le met dans le cas de s'oblitérer & ſe deſſécher bientôt ſans aucun préjudice pour l'enfant. Il y a plus ; les canaux intérieurs qui ſervent à la circulation particulière des humeurs dans le fœtus, s'oblitèrent eux-mêmes après ſa naiſſance, & prennent une forme ligamenteuſe : tels ſont le canal artériel & le canal veineux.

Quoique la facilité de l'art d'accoucher pût être chez les anciens un motif pour le confier à des femmes, ils avoient ſans doute auſſi égard à la convenance naturelle qu'il y a, que l'enfant en venant au monde ſoit reçu dans les mains d'une ſage-femme pour paſſer dans celles d'une nourrice, & des mains d'une nourrice

dans celles d'une gouvernante qui le dispose à recevoir l'éducation mâle des hommes. Un dépôt si foible & si délicat eût peut-être trouvé, dans la tendresse austère & roide de ceux-ci, des secours moins convenables à son état ; il lui falloit un appui doux, flexible, & qui sût se plier comme lui pour le mieux défendre. Enfin le soin de l'enfance est la destination des femmes ; c'est une tâche que la nature leur a assignée. C'est une femme qui doit porter l'enfant pendant neuf mois dans son sein, c'est une femme qui doit lui faciliter les moyens d'en sortir, c'est une femme qui doit lui fournir la première nourriture dont il a besoin, enfin c'est une femme qui doit veiller sur les premiers déve-

loppemens de ſes organes & de ſon ame, & le préparer aux leçons qui doivent l'élever à l'état de l'homme.

Mais la principale raiſon qui ne permettoit pas aux anciens de penſer que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres perſonnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très-rares où tout cède à un preſſant danger, c'eſt le grand intérêt des mœurs. C'eſt un objet que les anciens gouvernemens ne perdoient jamais de vue : ils ſavoient qu'elles ſont la baſe de toute légiſlation, & qu'en vain feroit-on de bonnes loix, ſi de bonnes mœurs n'en aſſuroient l'exécution. La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus firent

N 6

chasser les médecins de Rome (*) : elle bannit aussi de son sein les sophistes & les orateurs Grecs qu'on accusoit d'y avoir introduit & d'y nourrir le goût des arts & des vices de la Grèce : vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister long-temps un art qui, exercé par des hommes, auroit été, sous une vaine apparence d'utilité, menacer le sanctuaire du mariage, & qui, en portant atteinte à la principale sauve-garde des familles, eût bientôt attaqué les ressorts de l'Etat ; un art qui, à force d'alarmer la pudeur des femmes, les eût bientôt accoutumées à ne plus rougir de rien, & leur eût peut-être

(*) Aulu-Gel. Lib. 13.

fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère qui leur avoit mérité l'estime & la vénération des Romains, & qui avoit été jadis le principe des plus grandes révolutions. Caton, qui dégrada un Sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille, Caton, toujours attentif à repousser la corruption du cœur des citoyens, n'eût jamais permis que leurs femmes, en donnant des enfans à la république, ternissent ce bienfait par l'oubli de la première de toutes les bienséances.

Toutes les nations (*) se sont assez

(*) Il faut en excepter les Athéniens, à cette époque où ils avoient interdit tout exercice de la médecine & de la chirurgie aux femmes. Comme les Athéniennes avoient beaucoup de répugnance pour se soumettre à

accordées, jusques vers le milieu du dernier siècle, à ne point admettre le ministère des hommes dans les accou-

---

une loi qui violoit leur pudeur, en les forçant de se faire accoucher par des hommes, une d'entre elles, plus courageuse, & comme un autre Curtius, se dévouant pour son sexe, se travestit en homme pour avoir le droit, à la faveur de ce déguisement, d'exercer la profession d'accoucheur. Toutes les femmes qui étoient du secret eurent recours à elle, & les autres accoucheurs perdirent leurs pratiques. Une grande réputation est un crime aux yeux de l'envie. Elle arma donc bientôt contre Agnodice (c'étoit le nom de l'accoucheur femelle) tous les jaloux que la fortune lui faisoit. Elle eut recours à ses armes favorites, à la calomnie. Heureusement ses imputations sont pour l'ordinaire concertées avec plus de méchanceté que d'adresse; & celles

chemens. Aſtruc (*) prétend que ce n'eſt qu'en 1663 qu'on a commencé à la Cour à ſe ſervir d'accoucheurs ; & ce fut, dit-on, dans une de ces occaſions (**) où l'honneur en danger

---

qu'elle employa contre Agnodice étoient de nature à pouvoir être aiſément démenties. On l'accuſa de ſéduire les femmes des citoyens. Par le ſeul aveu de ſexe, elle confondit l'impoſture. Les Athéniens virent les inconvéniens de leur loi, & prirent le ſage parti d'en modifier les diſpoſitions.

(*) *Maladies des Femmes*, Tom. VII. *Hiſt. ſommaire de l'art d'accoucher.*

(**) Ce fut, dit Aſtruc, aux premières couches de mademoiſelle de la Valière, & pour mieux s'aſſurer du ſecret. On craignit que la préſence d'une ſage-femme dans le palais, où les ſoupçons régnoient déja, ne fournît

ne prend conseil que du trouble qui l'égare, & viole une partie des règles pour sauver l'autre. Qui le croiroit! ce fut la honte qui fit pour la première

---

un nouvel aliment à la maligne curiosité des courtisans : on se servit, pour leur donner le change, d'un chirurgien que son ministère attachoit à la Cour. Au surplus, on ne peut pas disconvenir qu'il n'y ait eu dans tous les temps des hommes qui ont étudié ou enseigné l'art des accouchemens. Nous avons des traités d'Accouchemens très-anciens, faits par des médecins. Les chirurgiens, en s'exerçant aux autres opérations chirurgicales, ne négligeoient pas celle de l'accouchement. Mais l'usage habituel & journalier des accoucheurs n'étoit point établi, comme il l'est à présent; ils n'intervenoient que dans les cas difficiles, où l'on croyoit avoir besoin d'un opérateur exercé.

fois recourir à des hommes. Un roi qui connoiſſoit le pouvoir de l'exemple ſur le trône, & qui vouloit cacher ſes foibleſſes, & ménager la délicateſſe de celle qui les partageoit, crut ne point pouvoir remettre en de meilleures mains un intérêt ſi cher. C'eſt ainſi que Jupiter confioit quelquefois à des dieux ſubalternes, plutôt qu'à des déeſſes, ſon embarras & le ſoin de dérober aux yeux de Junon les fruits de ſes infidélités. Quoi qu'il en ſoit, ce ne fut pas ſans doute dans un moment tranquille, qu'une femme dut pour la première fois ſe réſoudre à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher. Les premiers exemples ayant été donnés par ces perſonnes, dont le rang & l'état forcent

l'opinion, l'ufage des accoucheurs s'eft étendu & répandu depuis avec cette rapidité qu'ont toutes les inventions du luxe, quoique des médecins mêmes (*) fe foient efforcés d'en faire voir les inconvéniens (**).

(*) Il y a un ouvrage de Hecquet, intitulé *De l'Indécence qu'il y a aux hommes d'accoucher les femmes.*

(**) Il y a cependant encore des femmes qu'il feroit impoffible de réfoudre à fe faire accoucher par des hommes, on ne dit pas, dans les lieux où cet emploi eft confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs font le plus en vogue. Il y a, dit-on, une grande reine en Europe qui a un accoucheur dont elle ne fe fert jamais. Des femmes l'accouchent, & l'accoucheur eft dans l'antichambre, comme un temoin du tribut qu'on rend encore à un ufage auquel on a renoncé.

Revenons à la femme qui a accouché. Lorſque l'enfant eſt dehors, le travail eſt bien quelques momens ſuſpendu, mais n'eſt pas encore fini. Le placenta & les membranes qui enveloppoient l'enfant, reſtent pour l'ordinaire encore attachés à la matrice après l'accouchement. Cet organe s'agite donc encore pour en procurer l'expulſion ; mais moins fortement que pour opérer la ſortie de l'enfant. Après s'être débarraſſé de l'arrière-faix, il travaille à évacuer toutes les humeurs qui lui deviennent inutiles ; ce qui produit pendant quelques jours des écoulemens qui changent ſucceſſivement de nature à meſure que les vaiſſeaux de la matrice ſe rétréciſſent, & dont la ceſſation annonce que cet

organe a repris entièrement ſon premier état.

Comme l'enfant, ainſi que les petits dans beaucoup d'eſpèces d'animaux, eſt incapable, immédiatement après ſa naiſſance, de faire uſage des alimens ſolides dont la mère ſe nourrit, il falloit qu'il trouvât encore en elle des organes propres à lui fournir une nourriture analogue à celle qui l'avoit ſuſtenté pendant qu'il étoit dans ſon ſein. Ces derniers organes, avec un appareil tout différent, n'exercent à cet égard que la même fonction dont la matrice s'acquittoit pendant la groſſeſſe. Après l'accouchement, celle-ci n'a plus rien à faire qu'à écarter les débris de l'echafaudage qui y ſoutenoit l'enfant, & à reprendre ſa

première aſſiette. Cela fait, la nature ſemble tranſporter toute ſon activité, & diriger la ſomme des forces qu'elle y employoit, vers les organes qui doivent lui ſuccéder dans ſa principale tâche. Enfin les mamelles deviennent alors le ſeul objet de ſon attention, parce que c'eſt d'elles qu'elle a eſſentiellement beſoin pour le ſoutien du nouveau-né.

La poſition extérieure & élevée de cet organe dans la femme, étoit la plus convenable à un nourriſſon qui, ne pouvant plus puiſer ſa ſubſiſtance au-dedans de la mère, ni la prendre de lui-même au-dehors, étoit deſtiné à être porté vers elle : poſition admirable, qui, en tenant l'enfant ſous les yeux & dans les bras de la mère,

établit entre eux un échange intéressant de tendresse, de soins & de caresses innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins, & l'autre de jouir de ses propres sacrifices, en en contemplant continuellement l'objet.

Cet organe est double, & symétriquement disposé sur la partie antérieure de la poitrine. Il entre essentiellement dans l'idée de la beauté; de sorte qu'en consommant & en perfectionnant l'ouvrage de la génération, il sert en même temps à parer la femme & à augmenter ses attraits naturels. Cela vient à l'appui du principe que nous avons établi ailleurs, que la beauté n'est que l'aptitude à bien remplir un objet utile & grand,

fondée sur des rapports exacts & sensibles. Cela est d'autant plus incontestable par rapport à l'organe dont il s'agit ici, que la forme que le seul agrément feroit rechercher en lui, est aussi celle qui est la plus propre à effectuer les intentions de la nature. Un trop grand volume, une forme aplatie ou trop petite (*), s'éloigneroient également des justes rapports que sa destination exige.

La nature n'attend pas le terme de l'accouchement pour disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre ; elle y forme ou transporte du lait quelque temps avant que cette

(*) Roderic. à Castro. *Universf. mulieb. morb. medicina*, *Pars I.* Lib. IV, cap. 13.

époque arrive, par une eſpèce de prévoyance : mais, lorſque l'accouchement eſt tout-à-fait déterminé, elle y conduit par torrens, quelquefois (*) aſſez impétueux pour y cauſer du gonflement & de la douleur, cette liqueur précieuſe, auſſi agréable à la vue que flatteuſe au goût. Sa blancheur qui la rapproche du chyle, l'a quelquefois fait regarder comme une émanation immédiate de ce fluide, ou du moins comme un réſultat très-voiſin de la première digeſtion. Il eſt certain que le lait eſt, après le chyle, celle

(*) Ce mouvement fébrile qui accompagne l'abord du lait dans les mamelles, & qu'on appelle la fièvre de lait, n'a pas lieu dans toutes les femmes.

de toutes les liqueurs du corps humain, que l'action vitale a le moins dénaturée, & qui conserve le plus des qualités sensibles des alimens qui en ont fourni la matière. Mais il présente, soit dans sa formation, soit dans ses effets, des phénomènes qui doivent le faire considérer comme un fluide particulier. Une raison qui prouve invinciblement que du lait n'est pas du chyle, c'est que le lait qu'on détourne de sa destination naturelle, & qu'on repousse dans les routes communes des autres humeurs, ne s'amalgame point avec elles, & prend le caractère d'une humeur étrangère qui devient nuisible, si la nature ne parvient pas à la chasser par les différens couloirs; au lieu qu'on ne s'est jamais

avisé de dire que le chyle fût un fluide dangereux qui ne sympathise point avec les humeurs, puisqu'il sert au contraire à les renouveler toutes.

Le lait est une production animale, due à un travail de la nature, qui n'a & ne peut avoir lieu qu'un certain temps. Si le lait étoit un effet passif de l'organisation & du cours ordinaire du sang, les femmes & les femelles des animaux en auroient toujours, parce qu'elles ont toujours la matière & les instrumens avec lesquels la nature le produit. Il faut donc que la nature, excitée par un but important, les mette en œuvre, & en tire ce qu'ils ne sauroient jamais produire d'eux-mêmes.

L'abord plus ou moins tumultueux

du lait dans les mamelles, après l'accouchement, ne dépend point non plus du ſimple refoulement des humeurs que la matrice renvoie. La communication prétendue des vaiſſeaux & des nerfs de ces deux parties n'eſt pas aſſez marquée, pour juſtifier l'opinion de ceux qui lui attribuent le reflux des humeurs & du lait vers le ſein: il y a beaucoup de parties voiſines de la matrice, auxquelles il ſeroit peut-être plus aiſé de s'en emparer. C'eſt même vraiſemblablement l'erreur qui opère une trop forte congeſtion du lait ſur ces parties voiſines de la matrice, qui donne lieu à la fièvre puerpérale : heureuſement la nature ne s'égare pas ſouvent dans la direction des fluides. S'ils ſe rendent de préfé-

rence aux mamelles, c'eſt l'effet d'une direction particulière de la part de la nature; c'eſt plutôt l'effet d'une convenance morale, que celui d'une néceſſité phyſique. Enfin la nature le conduit vers le ſein, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe le tranſmettre à l'enfant commodément.

Il y a ſans contredit entre cet organe & la matrice un commerce manifeſte de ſenſibilité, qui fait qu'ils ſe partagent ou ſe communiquent réciproquement leurs affections; mais ce commerce eſt moins fondé ſur les liens phyſiques qui les uniſſent, que ſur l'objet de deſtination commune qui les aſſujettit tous deux à des fonctions preſque ſemblables, & en vertu duquel l'un ne ſauroit éprouver

une ſenſation, ſans exciter une ſenſation analogue dans l'autre. Ces deux organes ſont du nombre de ceux dont la ſympathie eſt la plus manifeſte, en qui cette faculté imitative, qui fait participer pluſieurs êtres ou pluſieurs organes à une action commune, ſoit plus ſenſible. Ils paroiſſent tous les deux propres à former du lait, & lorſque l'un en eſt ſurchargé ou n'en a plus que faire, ce qui peut arriver de plus avantageux c'eſt que l'autre s'en ſaiſiſſe. Auſſi la nature bien ordonnée, & qu'on ne contrarie point, lui permet-elle rarement de s'égarer dans les autres organes, où il ſeroit plus étranger & plus nuiſible que dans ceux qui ſont deſtinés à le produire.

Il ne faut pas ſeulement une action

immédiate du principe vital pour conduire ou former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opère l'excrétion ou la sortie. Le lait ne couleroit jamais dans la bouche du nourrisson, ni ne céderoit jamais aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement, sans une disposition active de la part de l'organe, qui se dresse & se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient (*). On peut déterminer cette disposition par des frottemens proportionnés à la sensibilité de la partie. L'instinct, l'expérience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains la mamelle

(*) Bordeu, *Recherches sur les Glandes.*

qu'il ſuce, pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légères, & même agréables, produites par là ſur cet organe, ſe trouvant répétées pluſieurs fois le jour, y entretiennent & fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs, qui fait diverſion pour l'ordinaire aux autres évacuations particulières à la femme. Cette diverſion eſt néceſſaire, & montre combien il ſeroit préjudiciable au nourriſſon que la mère écoutât des déſirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut point ſe paſſer. Il eſt d'ailleurs contre la nature qu'elle puiſſe s'occuper avantageuſement de pluſieurs objets à la fois, & qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage, avant

d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement ſon attention.

La continence n'eſt pas la ſeule vertu convenable à une nourrice ; toutes les paſſions vives ou triſtes ont plus ou moins de pouvoir ſur l'élaboration du lait. Pour en éprouver moins l'activité, il faudroit, autant qu'il ſeroit poſſible, que les femmes qui nourriſſent ſe retiraſſent à la campagne : la tranquillité & le ſommeil qui leur ſont ſpécialement néceſſaires, fuient le tumulte & le bruit des villes. Les avantages d'un air pur, celui d'une nourriture plus fraîche, qu'offrent à la campagne les végétaux de toute eſpèce, devroient auſſi faire préférer ce dernier ſéjour. Il ſuffit que la nourriture d'une nourrice ſoit abondante ;

il feroit inutile, & peut-être même nuisible, qu'elle fût recherchée. Ce qu'il y a de plus essentiel pour le nourrisson, c'est qu'elle ait un tempérament sain & une ame paisible.

Quant à la patience qui doit lui faire supporter sans murmure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature y a pourvu en lui donnant un fonds de tendresse qui ne se rebute jamais. Ici se manifestent d'une manière bien sensible le but & les effets de ce caractère mobile qu'on a dit être particulier à la femme, & qui semble si peu fait pour admettre des sentimens exclusifs. Elle est destinée à produire plusieurs enfans, à les nourrir, & à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige les mêmes

foins, la même vigilance, la même follicitude, parce qu'ils font tous également foibles. Si la femme eût été trop fufceptible de ces attachemens durables qui ne permettent point à l'ame de perdre un inftant leur objet de vue, qui fe roidiffent contre les obftacles, & que le temps même fortifie; cette difpofition eût peut être contrarié cet inftinct qui veut qu'après avoir prodigué la tendreffe dont elle eft capable à l'un de fes enfans, elle la tranfporte fucceffivement fans partage à tous les autres, & qu'elle montre pour chacun cette fublime chaleur de fentiment, qu'il femble qu'on ne puiffe avoir qu'une fois (*).

(*) Il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour fes enfans, lorfqu'ils font grands,

Le moyen que la nourrice emploie le plus ſouvent pour appaiſer les cris de l'enfant qui pleure, c'eſt de lui préſenter ſa mamelle, parce qu'elle craint toujours que ce ne ſoit la faim

---

ſoit de la même nature que celle qu'une mere a pour l'enfant qu'elle nourrit. La première eſt un ſentiment factice, fon é ſur l'habitude, & ſur-to : ſur l'amour-propre qui nous fait enviſager ceux qui doivent hériter de nos biens & de notre nom, comme une extenſion de notre être, & une continuation de nous-mêmes, qui ſemble, en quelque ſorte, nous ſouſtraire au trépas. La tendreſſe d'une mere pour ſon nourriſſon, ne doit rien à la réflexion, & porte dans ſa ſainte énergie les traits de ce délire qui caractériſe toutes les impulſions naturelles. Cette tendreſſe, comme celles que les poules & d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir avec les beſoins de l'enfant.

qui le fait pleurer. A la vérité, il a ſouvent beſoin de teter. Un corps qui ſe développe & qui tend à ſon accroiſſement, dont tous les émonctoires ſont ouverts, & dont les excrétions ſont peut-être relativement plus abondantes que celles des perſonnes adultes, demande une nourriture conſidérable. Mais ce n'eſt pas toujours la faim qui eſt le principe de ſes pleurs ; quelquefois il ſe tait lorſqu'il tient le mamelon, & ne le ſuce point. Comme l'exiſtence d'un enfant nouvellement né eſt toute ſenſitive, s'il ne dort point, il veut ſentir & être affecté ; c'eſt le beſoin de ſenſations qui lui fait ſouvent chercher la mamelle : le ſilence & l'obſcurité ſemblent l'effrayer ; il eſt dans le malaiſe,

aise, il semble craindre le néant, lorsque rien n'amuse ses yeux ou ne frappe ses oreilles. Le mamelon est alors dans sa bouche un simple objet de distraction. On pourroit souvent soulager la nourrice, en substituant au mamelon des objets colorés ou sonores, capables de fixer quelque temps l'enfant. Les couleurs vives attachent singulièrement sa vue ; il écoute avec plaisir les chansons & le babil de sa nourrice & de toute autre personne. Il y a cet avantage, en l'amusant ainsi, que ses sens, qui sont les instrumens de toutes les connoissances qu'il doit acquérir, sont plutôt développés. Ses cris cèdent aussi à un balancement doux qui remue son corps. C'est un des moyens de lui faire

ſentir ſon exiſtence, dont on abuſe quelquefois, mais qui n'eſt point nuiſible quand on en fait un uſage modéré. En berçant avec précaution l'enfant, on lui procure un exercice ſalutaire, dont il n'étoit pas même tout-à-fait privé dans le ſein de ſa mère. En diſtinguant donc bien en lui la faim d'avec le beſoin d'être diſtrait; on parviendroit peut-être à régler le temps qu'il doit teter chaque jour.

Quoique le terme de l'allaitement ſoit marqué par la nature même dans l'entière & parfaite éruption des dents, on peut l'avancer ſans inconvénient, en faiſant ſuccéder peu à peu le lait des animaux à celui de la nourrice, & en accoutumant l'enfant par gradation à des alimens plus ſolides.

Nous disons ceci pour les mères qui n'ont pas beaucoup de lait, ou à qui une santé délicate rend le joug de l'allaitement trop onéreux.

Pour ce qui regarde celles qui s'en sont tout-à-fait affranchies, nous pourrions, comme on l'a déja souvent fait, montrer qu'on ne viole pas impunément les loix de la nature, & présenter la liste des maux qui suivent cette infraction. Nous les ferons assez pressentir, en rappelant que nous avons considéré le lait retenu dans le corps comme un principe de corruption pour toutes les autres humeurs. Sans compter ces maladies trop graves & trop sensibles pour n'en pas appercevoir la cause, auxquelles les femmes qui ne nourrissent point sont les plus

ſujettes, elles tombent quelquefois, même long-temps après leurs couches, dans un état de langeur ou de dérangement qui annonce que quelque humeur hétérogène trouble en elles l'exercice ordinaire de la ſenſibilité, & qui, leur enlevant leur fraîcheur, leur éclat, & les autres agrémens qu'elles vouloient conſerver, les prive du fruit même de leur faute.

On ſent bien cependant que l'obligation de nourrir ne s'étend point à celles qui ne peuvent donner à leur enfant qu'une nourriture inſuffiſante ou mal ſaine. Celles qui manquent de lait, ou, ce qui eſt encore plus commun dans les grandes villes, qui l'ont mauvais, ne ſauroient mieux faire que d'envoyer leurs enfans à la campagne;

ils y trouveront peut-être, dans un lait assaisonné par la tempérance & la frugalité, qu'une paysanne robuste leur fournira, un remède à des maux produits par les vices opposés à ces vertus; ils se dépouilleront dans cette source pure des levains infects qu'on leur a transmis avec la vie. Ils y recevront une existence plus solide que celle qu'ils doivent à des parens énervés, & à peine en état de soutenir la leur; il peut même résulter de là des effets moraux, capables de tempérer un peu celui de l'inégalité des conditions. Le riche, nourri chez des paysans, sera moins disposé à en mépriser l'honorable pauvreté, lorsqu'il sera livré aux prestiges & aux plaisirs de l'opulence, & que tout conspirera à lui

faire oublier qu'il eſt homme. Dans un de ces momens où l'ame eſt plus facile à émouvoir, & où la nature rapelle même l'homme vicieux à ſes ſemblables, en voyant l'humble chaumière du villageois, il ſe dira avec attendriſſement : Voilà mon premier ſéjour, voilà mon berceau ; la frivole diſſipation & le tracas brillant qui rempliſſent ma vie, ne valent pas les jeux innocens que j'y goûtois dans mon enfance : ceux qui l'habitent ne me devoient que des ſoins, & ils me prodiguoient cette tendreſſe que la nature ou l'innocence des mœurs peuvent ſeules inſpirer : c'eſt là que ſe forment ces hommes vigoureux dont la ſueur fait germer les ſubſtances qui me nourriſſent, & dont les bras défendent les

foyers où je m'endors dans la molleſſe : que dis-je? s'il coule dans mes veines une goutte de ſang qui ſoit exempte de corruption, s'il reſte encore dans mon ame un ſentiment honnête, je l'ai peut-être ſucé avec le lait qu'ils m'ont donné.

Si des raiſons tirées de notre organiſation & de l'enchaînement naturel de nos fonctions, obligent toute femme qui n'eſt point malade à nourrir, les raiſons morales qui ſemblent l'y aſtreindre ne ſont pas d'un moindre poids pour celle dont l'ame eſt ſenſible & droite. Un nourriſſon abandonné aux ſoins mercénaires d'une nourrice, les dangers d'un lait qui ne doit pas toujours être analogue à ſa conſtitution, qui peut même, ſelon quelques méde-

cins, (& ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement) influer ſur ſes mœurs & ſur ſon caractère les maux phyſiques dont il peut l'infecter; enfin la tendreſſe de l'enfant, dévolue à une autre qu'à ſa mère qui, n'en rempliſſant pas les fonctions, ne doit pas s'attendre à en recevoir le prix, ſont des motifs bien puiſſans pour faire proſcrire un abus ſi contraire à l'ordre naturel. Tous les animaux faits pour nourrir leurs petits, ne ſe repoſent point d'un ſoin ſi cher ſur d'autres; une eſpèce dans laquelle le père & la mère ne montreroient de l'ardeur que pour engendrer, & ſe déroberoient à l'obligation d'en nourrir les fruits, ſeroit une diſſonnance dans la nature.

Cela ne choque pas moins l'ordre de

la société, où chacun a ses fonctions à exercer, & où chaque sexe est lié par des obligations particulières. Il semble donc qu'une femme n'a droit à tous les avantages qu'elle procure à ses membres, que quand elle en a rempli tous les devoirs; & elle n'a fait que la moitié de sa tâche lorsqu'elle ne nourrit point l'enfant qu'elle a mis au jour. Elle n'est bien digne du rang qu'elle y occupe, que lorsque après en avoir fait l'ornement par ses charmes, elle a contribué à en augmenter la force, en lui donnant des citoyens vigoureux & sains, qui aient reçu d'elle, avec le lait, l'exemple d'un inviolable attachement aux devoirs sacrés qu'elle impose.

FIN.



